

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

TROÏLUS ET CRESSIDA

WILLIAM SHAKESPEARE

Tragédie — 1602

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PANDARUS	161 rép.	PRIAM	6 rép.
CRESSIDA	155 rép.	CALCHAS	5 rép.
TROYLUS	142 rép.	MARGARELON	4 rép.
THERSITE	94 rép.	ANDROMAQUE	4 rép.
ACHILLE	83 rép.	HÉLÉNUS	3 rép.
ULYSSE	82 rép.	PAGE	3 rép.
HECTOR	64 rép.	ANDROMAQUE	2 rép.
DIOMÈDE	63 rép.	PANOARUS	1 rép.
AJAX	60 rép.	ANTÉNOR	1 rép.
AGAMEMNON	54 rép.	TROUPES	1 rép.
ÉNÉE	48 rép.	PANDARDS	1 rép.
NESTOR	38 rép.	DÉIPHOBE	1 rép.
PATROCLE	38 rép.	DEIPHOBUS	1 rép.
PÂRIS	29 rép.	TOUS	1 rép.
HÉLÈNE	17 rép.	SERVITEUR	1 rép.
CASSANDRE	16 rép.	COMBATTANT	1 rép.
VALET	15 rép.	UN MYRMIDON	1 rép.
MÉNÉLAS	13 rép.	CRIS AU LOIN	1 rép.
ALEXANDRE	8 rép.	FIN DE TROYLUS ET CRESSIDA	1 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

Acte I	5
---------------------	----------

ACTE I

SCÈNE I

(Troie. Devant le palais.)

TROYLUS

— Qu'on appelle mon varlet ! je veux me désarmer ! — Pourquoi irais-je guerroyer en dehors des murs de Troie, — moi qui ici, au dedans, trouve de si cruels combats ? — Que le Troyen qui est maître de son cœur — aille au champ de bataille ; le cœur de Troylus, hélas ! n'est plus à lui.

PANDARUS

— Votre état est donc irrémédiable ?

TROYLUS

— Les Grecs sont forts, et habiles dans leur force, acharnés dans leur habileté, et vaillants dans leur acharnement. — Mais moi, je suis plus faible qu'une larme de femme, — plus timide que le sommeil, plus niais que l'ignorance, — moins vaillant qu'une vierge la nuit, — et moins habile qu'un enfant sans expérience. —

PANDARUS

Allons, je vous en ai assez dit là-dessus ; quant à moi, je ne veux plus m'en mêler. Celui qui veut avoir un gâteau avec du froment, doit attendre la mouture.

TROYLUS

N'ai-je pas attendu ?

5

PANDARUS

Oui, la mouture ; mais il faut que vous attendiez le blutage.

TROYLUS

N'ai-je pas attendu ?

PANDARUS

Oui, le blutage ; mais il faut que vous attendiez la levure.

TROYLUS

J'ai toujours attendu.

PANDARUS

Oui, jusqu'à la levure ; mais tout n'est pas fini, il reste à pétrir la pâte, à faire le gâteau, à chauffer le four, et à cuire. Et encore, il faut que vous laissiez refroidir, ou vous risquez de vous brûler les lèvres.

10

TROYLUS

— La Patience, toute déesse qu'elle est. — est moins pliée que moi à la résignation. — Quand je suis assis à la table royale de Priam, — et que la belle Cressida vient s'offrir à ma pensée... — Vient s'offrir, dis-tu, traître ! Quand donc en est-elle absente ?

PANDARUS

Ma foi, elle m'a paru hier soir plus belle que jamais, plus belle que toute autre femme.

PANDARUS

Allez ! si ses cheveux n'étaient pas un peu plus noirs que ceux d'Hélène, il n'y aurait pas de comparaison entre les deux femmes... Mais, vous savez, elle est ma parente, et je ne voudrais pas, comme on dit, la vanter... Mais j'aurais voulu que quelqu'un l'eût entendue, comme moi, causer hier. Je ne voudrais pas déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre, mais...

TROYLUS

— Oh ! Pandarus ! je te le demande, Pandarus ! — Quand je te dis que mes espérances sont noyées là, — ne me rappelle pas à quelle profondeur de l'abîme — elles sont englouties. Je te dis que je suis fou — d'amour pour Cressida : tu me réponds qu'elle est belle — Tu appliques à l'ulcère béant de mon cœur — ses yeux, ses cheveux, sa joue, son pas, sa voix ! — Tu remues de ta parole sa main, oh ! cette main — près de laquelle toutes les blancheurs sont une encre, — bonne à écrire leur infériorité ! cette main si douce — qu'à côté le duvet du cygne est rude, et le souffle de la moindre sensation âpre — comme la paume d'un laboureur ! Voilà ce que tu me dis, —

(et ce que tu me dis est vrai)

TROYLUS

quand je te déclare que je l'aime. — Ah ! en me disant cela, au lieu d'huile et de baume, — tu enfonces dans toutes les plaies que m'a¹⁵ causées l'amour — le couteau qui les a faites ! —

PANDARUS

Je ne dis que la vérité.

TROYLUS

Tu ne la dis pas toute.

TROYLUS

Bon Pandarus ! voyons, Pandarus !

PANDARUS

J'ai eu assez de peine pour mes courses ! Mal jugé par elle, mal jugé par vous, je suis peu récompensé de mon intervention.

TROYLUS

Quoi ! tu te fâches, Pandarus ! quoi, contre moi ?

20

PANDARUS

Parce qu'elle est ma parente, elle ne peut pas être aussi jolie qu'Hélène ! si elle n'était pas ma parente, on avouerait qu'elle est aussi jolie le vendredi qu'Hélène le dimanche. Mais qu'est-ce que ça me fait ? Qu'elle soit une moricaude, cela m'est bien égal.

TROYLUS

Est-ce que je dis qu'elle n'est pas jolie ?

PANDARUS

Je me soucie bien que vous le disiez ou non ! C'est une folle de rester ici loin de son père ! Qu'elle aille trouver les Grecs ! je le lui dirai la prochaine fois que je la verrai ! Pour ma part, je ne veux plus me mêler ni m'occuper de cette affaire-là !

TROYLUS

Pandarus !

PANDARUS

Non, jamais !

25

TROYLUS

Mon doux Pandarus !

PANDARUS

Je vous en prie, ne m'en parlez plus. Je laisse tout comme je l'ai trouvé. C'est fini.

PANDARUS

Pandarus s'éloigne.

PANDARUS

Fanfare d'alarme.

TROYLUS

— Silence, clameurs sacrilèges ! silence, sons grossiers ! — Imbéciles des deux côtés ! Il faut bien qu'Hélène soit belle, puisque vous la peignez ainsi chaque jour avec votre sang ! — Moi, je ne puis pas me battre pour une pareille cause : — c'est un sujet trop chétif pour mon épée. — Mais Pandarus... Ô dieux ! comme vous m'accablez ! — Je ne puis arriver à Cressida que par Pandarus ; — et, pour se décider à la décider, il est aussi revêche — qu'elle-même, en dépit de toute séduction, est obstinée dans sa chasteté.³⁰ — Au nom de ta Daphné, dis-moi donc, Apollon, — ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis. — Son lit, à elle, est l'Inde ; c'est là qu'elle repose, cette perle ! — Entre notre Ilion et le lieu où elle réside, — s'agite une mer farouche. — Moi, je suis le marchand, et le fin voilier Pandarus est mon douteux espoir, mon transport, ma barque !

TROYLUS

Fanfare d'alarme.

ÉNÉE

— Eh bien, prince Troylus ! pourquoi pas en campagne ?

TROYLUS

Parce que ! Cette réponse de femme est à propos, — car c'est se conduire en femme que de n'être point là-bas. — Énée, quelles nouvelles du champ de bataille aujourd'hui ?

ÉNÉE

— Pâris est rentré, blessé.

TROYLUS

— Par qui, Énée ?

35

ÉNÉE

— Par Ménélas, Troylus.

TROYLUS

— Que Pâris saigne ! ce n'est qu'une blessure pour rire. — Pâris est écorché par la corne de Ménélas.

TROYLUS

Fanfare d'alarme.

ÉNÉE

— Écoutez ! quelle bonne chasse il y a hors de la ville aujourd'hui !

TROYLUS

— Elle serait meilleure dedans, si vouloir était pouvoir. — Mais allons chasser dehors ! Deviez-vous sortir ?

40

ÉNÉE

— Oui, au plus vite.

TROYLUS

Allons ! partons ensemble.

TROYLUS

Ils s'éloignent.

TROYLUS

—

SCÈNE II

(Troie. Sur les remparts.)

CRESSIDA

— Qui venons-nous de rencontrer ?

45

ALEXANDRE

La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA

— Et où vont-elles ?

CRESSIDA

Quelle est la cause de sa colère ?

ALEXANDRE

— Voici le bruit qui court : il y a parmi les Grecs — un seigneur du sang troyen, un neveu d'Hector ; — on l'appelle Ajax.

CRESSIDA

Eh bien ! après ?

50

ALEXANDRE

— On dit que c'est un homme à part, — et qui sait bien se tenir. —

CRESSIDA

Comme tous les hommes qui ne sont ni ivres, ni malades, ni culs-de-jatte.

ALEXANDRE

Cet homme, madame, a volé à bien des animaux leurs qualités distinctives. Il est vaillant comme le lion, âpre comme l'ours, lent comme l'éléphant : c'est un homme en qui la nature a tellement mélangé ses tempéraments que sa valeur est farcie de folie, et sa folie assaisonnée de sagesse. Il n'est pas une vertu dont il n'ait un reflet ; pas un vice dont il ne porte une éclaboussure. Il est triste sans raison et gai à contre-poil. Il a toutes sortes d'articulations, mais toutes si désarticulées, que c'est un Briarée goutteux, ayant cent bras et ne s'en servant pas, ou un Argus myope, ayant cent yeux et n'y voyant goutte.

CRESSIDA

Mais comment cet homme qui me fait sourire peut-il faire enrager Hector ?

ALEXANDRE

On dit qu'hier il a empoigné Hector dans la bataille et l'a terrassé. L'humiliation et la honte ont depuis empêché Hector de manger⁵⁵ et de dormir.

CRESSIDA

Qui vient ici ?

ALEXANDRE

Madame, c'est votre oncle Pandarus.

CRESSIDA

Hector est un galant homme.

ALEXANDRE

Autant que qui que ce soit, madame.

PANDARUS

Que dites-vous là ? que dites-vous là ?

60

CRESSIDA

Bonjour, oncle Pandarus.

PANDARUS

Bonjour, nièce Cressida. De quoi causiez-vous ?... Bonjour, Alexandre... Comment allez-vous, nièce ? Quand avez-vous été à Ilion ?

CRESSIDA

Ce matin, oncle.

PANDARUS

De quoi causiez-vous quand je suis venu ? Hector était-il armé et parti, avant votre arrivée à Ilion ? Hélène n'était pas levée, n'est-ce pas ?

CRESSIDA

Hector était parti ; mais Hélène n'était pas levée.

65

PANDARUS

Oui, Hector a été bien matinal.

CRESSIDA

C'est de cela que nous causons, et de sa colère.

PANDARUS

Est-ce qu'il était en colère ?

CRESSIDA

Il le dit, lui.

PANDARUS

C'est vrai. J'en sais bien la cause. Il va en abattre aujourd'hui, je puis les en avertir. Et puis, il y a Troylus qui le suivra de près. Qu'ils prennent garde à Troylus ! je puis les avertir de ça aussi.

70

CRESSIDA

Quoi ! est-ce qu'il était en colère, lui aussi ?

PANDARUS

Qui, Troylus ? Troylus est le plus vaillant des deux.

CRESSIDA

Ô Jupiter ! il n'y a pas de comparaison.

PANDARUS

Certes, non ! entre Troylus et Hector. Reconnaissez-vous un homme dès que vous le voyez ?

CRESSIDA

Oui, si je l'ai vu auparavant, et connu.

75

PANDARUS

Eh bien, je dis que Troylus est Troylus.

CRESSIDA

Vous dites justement ce que je dis ; car je suis sûre qu'il n'est pas Hector.

PANDARUS

Non, pas plus qu'Hector n'est Troylus, sous certains rapports.

CRESSIDA

On peut dire de chacun d'eux qu'il est lui-même.

PANDARUS

Lui-même ! Hélas ! pauvre Troylus ! je voudrais qu'il le fût.

80

CRESSIDA

Il l'est.

PANDARUS

J'irais pieds nus dans l'Inde, à condition qu'il le fût.

CRESSIDA

Il n'est pas Hector.

PANDARUS

Lui-même ! non, il n'est pas lui-même... Plût au ciel qu'il fût lui-même ! Au surplus, les dieux sont là-haut. Il faut que le temps concilie ou résilie. Patience, Troylus, patience... Je voudrais que mon cœur fût dans le cœur de Cressida... Non, Hector ne vaut pas mieux que Troylus.

CRESSIDA

Excusez-moi.

85

PANDARUS

Il est plus âgé.

CRESSIDA

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARUS

L'autre n'a pas encore son âge ; vous m'en direz des nouvelles quand l'autre aura son âge. Ce n'est pas encore cette année qu'Hector aura l'esprit de Troylus.

CRESSIDA

Il n'en aura pas besoin, s'il a le sien.

PANDARUS

Ni ses qualités.

90

CRESSIDA

Qu'importe ?

PANDARUS

Ni sa beauté.

CRESSIDA

Elle ne lui siérait pas ; la sienne lui va mieux.

PANDARUS

Vous n'avez pas de jugement, ma nièce. Hélène elle-même jurait l'autre jour que Troylus, pour un brun, car il a le teint brun, je dois l'avouer, mais pas trop brun !...

CRESSIDA

Non, il l'a tout simplement brun.

95

PANDARUS

À vrai dire, il est brun sans être brun.

CRESSIDA

À vrai dire, c'est vrai sans être vrai.

PANDARUS

Bref, elle mettait son teint au-dessus de celui de Pâris.

CRESSIDA

Pourtant, Pâris a assez de couleurs.

PANDARUS

Certainement.

100

CRESSIDA

Alors Troylus en aurait trop. Si elle l'a mis au-dessus de Pâris, c'est qu'il a le teint plus haut en couleurs. Pâris ayant assez d'éclat, s'il en a davantage, cela fait de son teint un éloge trop flambant. Autant vaudrait que la langue dorée d'Hélène eût vanté Troylus pour son nez de cuivre.

PANDARUS

Je vous jure que je crois qu'Hélène l'aime plus que Pâris.

CRESSIDA

Elle est donc bien gaie, cette Grecque-là ?

CRESSIDA

En effet, sous ce rapport, l'arithmétique d'un garçon de taverne aura vite fait le total de ses unités.

PANDARUS

Il est si jeune, et pourtant, à trois livres près, il vous enlèvera autant que son frère Hector.

105

CRESSIDA

Est-ce possible ? un homme si jeune, ravisseur si consommé !

PANDARUS

Mais, pour vous prouver qu'Hélène aime Troylus, elle est donc allée à lui et a passé sa blanche main sous la fente de son menton.

CRESSIDA

Bonté de Junon ! comment a-t-il eu cette fente au menton ?

PANDARUS

Eh bien, vous savez, il a là une fossette. Je ne pense pas qu'un seul homme, dans toute la Phrygie, ait un sourire aussi gracieux.

CRESSIDA

Oh ! il a un sourire vaillant !

110

PANDARUS

N'est-ce pas ?

CRESSIDA

Oh ! oui, comme un nuage d'automne.

PANDARUS

Oui, allez !... Mais pour preuve qu'Hélène aime Troylus...

CRESSIDA

Quant aux preuves, Troylus ne demanderait, je crois, qu'à faire les siennes.

PANDARUS

Troylus ? Bah ! il ne l'estime pas plus que je n'estime un œuf d'étourneau.

115

CRESSIDA

Si vous aimiez l'œuf d'étourneau comme vous aimez certain cerveau vide, vous pourriez aisément manger les poussins dans la coquille.

PANDARUS

Je ne puis m'empêcher de rire en pensant comme elle lui chatouillait le menton !... Vraiment, elle a une main merveilleusement blanche, je suis forcé de l'avouer.

CRESSIDA

Sans être roué pour cela.

PANDARUS

Tout à coup, elle prétend découvrir un poil blanc à son menton.

CRESSIDA

Hélas ! pauvre menton ! Il y a bien des verrues plus fournies !

120

PANDARUS

Alors, il y eut un tel rire !... La reine Hécube riait tant que ses yeux débordaient.

CRESSIDA

Oui, en meules de moulin !

PANDARUS

Et Cassandre riait !

CRESSIDA

Mais il y avait sans doute un feu plus modéré sous la cuve de ses yeux... Est-ce que ses yeux débordaient aussi ?

PANDARUS

Et Hector riait !

125

CRESSIDA

Et la cause de tous ces rires ?

PANDARUS

Eh bien, c'est le poil blanc qu'Hélène venait de découvrir au menton de Troylus.

CRESSIDA

Ah ! si c'eût été un poil vert, j'en aurais ri moi-même.

PANDARUS

Il n'ont pas tant ri du poil que de la jolie réponse de Troylus.

CRESSIDA

Quelle est donc cette réponse ?

130

PANDARUS

« Tiens, lui a dit Hélène, il n'y a que cinquante et un poils à votre menton, et il y en a un blanc ! »

CRESSIDA

C'était là sa question ?

PANDARUS

Oui, n'en faites pas question, « Cinquante et un poils, a-t-il reparti, dont un blanc ? Eh ! le poil blanc, c'est mon père, et tous les autres sont ses fils. — Jupiter ! a-t-elle répliqué, lequel de ces poils Pâris, mon époux ? — Le poil biscornu, a-t-il répondu ; arrachez-le et donnez-le-lui ! » Mais il y eut de tels rires, et Hélène rougit tant, et Pâris ragea tant, et tout le reste rit tant, que c'était indescriptible.

CRESSIDA

Allons, laissons cela ; assez causé sur ce sujet.

PANDARUS

Ah ça ! ma nièce, je vous ai dit une chose hier ; pensez-y.

135

CRESSIDA

C'est ce que je fais.

PANDARUS

Je vous jure que c'est vrai. Il pleure sur vous comme s'il était né en avril.

CRESSIDA

Ses larmes vont me faire pousser comme une ortie avant mai.

CRESSIDA

La retraite sonne.

PANDARUS

Écoutez ! ils reviennent du champ de bataille. Si nous restions ici pour les voir passer et retourner à Ilion ? Bonne nièce, restons, 140
chère nièce Cressida !

CRESSIDA

Comme il vous plaira.

PANDARUS

Ici ! ici ! voici une excellente place. D'ici nous verrons magnifiquement. Je vous les nommerai tous par leurs noms, à mesure qu'ils passeront. Mais surtout remarquez bien Troylus.

CRESSIDA

Ne parlez pas si haut.

PANDARUS

Voilà Énée. N'est-ce pas un homme superbe ? C'est une des fleurs de Troie, je puis vous le dire. Mais remarquez bien Troylus ; vous allez le voir tout à l'heure.

CRESSIDA

Qui est celui-là ?

145

PANDARUS

C'est Anténor. Il a l'esprit retors, je puis vous le dire. Et c'est un assez brave homme. C'est un des jugements les plus solides de Troie, et il est bien de sa personne... Quand donc viendra Troylus ? Je vais vous montrer Troylus tout à l'heure ; s'il me voit, il me fera un signe d'intelligence.

CRESSIDA

Il vous accordera un signe d'intelligence ?

PANDARUS

Vous verrez.

CRESSIDA

Il est bien généreux !

PANDARUS

Celui-là, c'est Hector ! celui-là ! celui-là, voyez-vous, celui-là ! Voilà un gaillard ! Va ton chemin, Hector ! Voilà un brave homme, ma nièce... Oh ! ce brave Hector ! Regardez quelle mine ! Voilà une tenue ! N'est-ce pas un homme superbe ?

150

CRESSIDA

Oh ! superbe.

PANDARUS

N'est-ce pas ? Cela fait du bien au cœur. Voyez donc ces entailles sur son casque ! Voyez-vous ? là, voyez-vous ? regardez-là ! Ce n'est pas une plaisanterie ; voilà qui est appliqué. Les ôtes qui voudra, comme on dit : voilà des entailles !

CRESSIDA

Sont-ce là des coups d'épée ?

CRESSIDA

Qui est celui-ci ?

PANDARUS

C'est Hélénius... Je me demande où est Troylus... C'est Hélénius...
Je crois qu'il n'est pas sorti aujourd'hui... C'est Hélénius. 155

CRESSIDA

Hélénius sait-il se battre, mon oncle ?

PANDARUS

Hélénius ? non... si, il se bat passablement... Je me demande où est Troylus... Écoutez ! n'entendez-vous pas le peuple crier : Troylus ?... Hélénius est un prêtre.

CRESSIDA

Quel est ce lambin qui vient là-bas ?

PANDARUS

Où ? là-bas ? c'est ! Déiphobe. Oh ! c'est Troylus ! voilà un homme, ma nièce !...

PANDARUS

De toutes ses forces.

160

PANDARUS

Hem !... ce brave Troylus ! le prince de la chevalerie !

CRESSIDA

Silence ! par pudeur, silence !

CRESSIDA

En voici d'autres qui viennent.

PANDARUS

Ânes, fous et butors ! paille et son, son et paille ! potage après la viande !... Je pourrais vivre et mourir sans perdre de vue Troylus. Ne regardez plus, ne regardez plus. Les aigles sont passés ! Corbeaux et buses ! buses et corbeaux ! J'aimerais mieux être Troylus qu'Agamemnon et toute la Grèce.

CRESSIDA

Il y a parmi les Grecs, Achille qui certes vaut mieux que Troylus. 165

PANDARUS

Achille ? un charretier, un portefaix, un vrai chameau.

CRESSIDA

Allons ! allons !

PANDARUS

Allons ? allons ?... Avez-vous du discernement ? avez-vous des yeux ? savez-vous ce que c'est qu'un homme ? La naissance, la beauté, la bonne mine, l'éloquence, la bravoure, la science, la douceur, la vertu, la jeunesse, la libéralité et autres qualités semblables, ne sont-elles pas les épices et le sel qui assaisonnent un homme ?

PANDARUS

Vous êtes une femme si étrange ! on ne sait jamais comment vous ripostez.

CRESSIDA

Avec mon dos, pour défendre mon ventre ; avec mon esprit, pour défendre mes intrigues ; avec ma discrétion, pour défendre mon honneur ; avec mon masque, pour défendre ma beauté ; et avec 170
votre zèle, pour défendre tout cela ! Voilà mes moyens de ris-
poste, et j'ai mille façons de me mettre en garde.

PANDARUS

Dites-m'en une.

CRESSIDA

Je m'en garderai bien, et c'est là ma meilleure garde. Si je ne puis garder ce que je ne voudrais pas laisser toucher, je puis me garder, du moins, de vous dire en quelle attitude j'ai reçu le coup. À moins qu'il n'y ait une enflure impossible à dissimuler ; et alors, il n'y a plus à se tenir en garde.

PANDARUS

Vous êtes si étrange !

PAGE

Monsieur, monseigneur voudrait vous parler à l'instant même.

PANDARUS

Où ?

175

PAGE

En votre logis même. C'est là qu'il se désarme.

PANDARUS

Bon page, dis-lui que j'y vais.

PANDARUS

Le page sort.

PANDARUS

J'ai peur qu'il ne soit blessé... Portez-vous bien, bonne nièce.

CRESSIDA

Adieu, oncle.

180

PANDARUS

Je serai à vous, nièce, tout à l'heure.

CRESSIDA

Et vous m'apporterez, mon oncle...

PANDARUS

Un gage d'amour de la part de Troylus.

PANDARUS

Il sort.

CRESSIDA

Par ce gage-là, vous êtes un ruffian !... — Paroles, serments, plaintes, larmes, tout le sacrifice de l'amour, — il l'offre pour le compte d'un autre ! — Mais je vois dans Troylus mille fois plus — que dans le miroir des louanges de Pandarus ; — pourtant je résiste. Les femmes sont des anges, tant qu'on leur fait la cour. — Gagnées, elles sont perdues ! L'âme du bonheur meurt dans la jouissance. — La femme aimée ne sait rien, qui ne sait pas ceci : 185 — les hommes prisent, plus qu'il ne vaut, l'objet non obtenu. — Nulle n'a jamais trouvé — l'amour satisfait aussi doux que le désir à genoux, — C'est donc pour l'amour même que j'enseigne cette maxime : la possession fait des maîtres ; la résistance, des suppliants. — Aussi, quoique mon cœur soit plein d'un véritable amour, — mes yeux n'en laisseront rien paraître

CRESSIDA

CRESSIDA

Elle sort.

CRESSIDA

‌

SCÈNE III

(Le camp grec devant la tente d'Agamemnon.)

NESTOR

— Avec tout le respect dû à ton siège divin, — permets, grand Agamemnon, que Nestor développe — tes dernières paroles. C'est quand il est prouvé du sort — que l'homme est vraiment éprouvé. Tant que la mer est calme, combien de chétifs bateaux osent naviguer — sur son sein patient et faire route — avec ceux du plus haut bord ? — Mais que le brutal Borée mette une fois en rage — la douce Thétis, et alors voyez — le vaisseau aux flancs robustes fendre les montagnes liquides, — et bondir entre les deux humides éléments, — comme le cheval de Persée ! Où est alors l'impudent bateau — dont les flancs faibles et mal charpentés, osaient naguère — rivaliser avec la vraie grandeur ! Ou il a fui dans le port, — ou Neptune n'en a fait qu'un toast. C'est ainsi — que la valeur d'apparat et la valeur réelle se distinguent — dans les orages de la fortune. Car, quand celle-ci brille de tous ses rayons, — le troupeau est plus tourmenté par le taon — que par le tigre ; mais si un ouragan soudain fait fléchir les genoux des chênes nouveaux — et fuir

sous l'ombre des mouches, alors, l'être courageux, — comme inspiré par la tempête, sympathise avec elle, — et répond, par des accents d'une égale hauteur, — à la fortune furieuse.

ULYSSE

Se tournant vers Agamemnon.

190

ULYSSE

— À toi le plus grand par ton rang et par ta puissance.

ULYSSE

Se tournant vers Nestor.

ULYSSE

— À toi, le plus vénérable par ton âge prolongé. — Ton discours, Agamemnon, tu devrais, de la main de la Grèce, — le voir inscrit dans l'airain. Et le tien, — majestueux Nestor, enchâssé, comme toi, dans l'argent, devrait, par un lien aérien aussi fort que l'axe — sur lequel tournent les cieux, rattacher toutes les oreilles des Grecs — à ta langue expérimentée... Daignez néanmoins, — toi le grand, et toi le sage, écouter Ulysse parler.

AGAMEMNON

— Parle, prince d'Ithaque : nous ne craignons pas qu'un langage inutile et frivole — desserre tes lèvres, pas plus que nous n'espérons, — quand le grossier Thersite ouvre ses mâchoires hargneuses, entendre la musique ou la sagesse d'un oracle.

NESTOR

— Ulysse vient de découvrir sagement — la fièvre dont toute notre armée est atteinte.

195

AGAMEMNON

— La nature du mal étant trouvée, Ulysse, — quel est le remède ?

ULYSSE

— Ils blâment notre politique et la taxent de couardise, — ils regardent la sagesse comme étrangère à la guerre, — dédaignent la prévoyance, et n'estiment d'autre action — que celle du bras. Quant aux facultés paisibles de l'intelligence — qui règle le nombre des bras appelés à frapper — quand viendra l'occasion, et qui prend, à l'aide — d'une vigilante observation, la mesure des masses ennemies, — en bien, elles n'ont pas pour eux la valeur d'un simple doigt. — Travail d'alcôve, disent-ils, fatras de géographe, guerre de cabinet que tout cela ! — Le béliet qui abat la muraille — par la puissante vacillation et par la violence de son poids, — ils en font plus de cas que de la main qui a construit l'engin lui-même — ou que des esprits ingénieux — qui en règlent l'emploi d'après la raison.

NESTOR

— Si l'on admet ce qu'ils disent, le cheval d'Achille — vaut plusieurs fois le fils de Thétis.

NESTOR

On entend une fanfare.

AGAMEMNON

Quelle est cette trompette ? Voyez, Ménélas.

200

MÉNÉLAS

— Quelqu'un de Troie.

AGAMEMNON

Que venez-vous faire devant notre tente ?

ÉNÉE

Est-ce là — la tente du grand Agamemnon, je vous prie ?

AGAMEMNON

Celle-là même.

ÉNÉE

— Un héraut qui est un prince — peut-il faire entendre un message loyal à son auguste oreille ?

205

AGAMEMNON

— Il peut parler, plus sûrement que sous la protection d'Achille, — en présence de tous les chefs grecs qui d'une voix unanime — proclament Agamemnon leur chef et leur général.

ÉNÉE

— Loyale permission ! sécurité puissante ! — Mais comment celui qui ne connaît pas sa majestueuse personne — pourra-t-il le distinguer des autres mortels ?

AGAMEMNON

Comment ?

ÉNÉE

— Oui ; — je le demande, afin d'en prévenir ma vénération, — et d'être prêt à couvrir ma joue d'une rougeur — modeste comme la matinée quand elle jette son chaste regard — sur le jeune Phébus.
— Où est donc ce dieu en activité, ce guide des hommes ? — Qui donc est le haut et puissant Agamemnon ?

AGAMEMNON

— Ce Troyen nous raille, ou les gens de Troie — sont des courti-
sans bien cérémonieux. 210

AGAMEMNON

— Seigneur troyen, est-ce donc vous-même qui vous appelez
Énée ?

ÉNÉE

— Oui, Grec, c'est mon nom.

AGAMEMNON

Quelle affaire vous amène, je vous prie ?

ÉNÉE

— Pardon, seigneur ; c'est à l'oreille d'Agamemnon que je dois parler.

AGAMEMNON

— Il n'écoute pas en particulier ce qui vient de Troie.

215

ÉNÉE

— Si je viens de Troie, ce n'est pas pour lui parler à voix basse ; — j'ai là une trompette pour réveiller son oreille, — et, quand j'aurai excité son attention, — alors je parlerai.

AGAMEMNON

Parle aussi librement que le vent ; — ce n'est pas l'heure où dort Agamemnon. — Sache-le bien, Troyen, il est éveillé, — c'est lui-même qui te le déclare.

ÉNÉE

La trompette sonne.

ÉNÉE

— Grand Agamemnon, nous avons à Troie, — un prince appelé Hector, un fils de Priam, — qui se rouille dans l'inaction de cette trêve prolongée ; il m'a dit de prendre une trompette, — et de vous parler ainsi : Rois ! princes ! seigneurs ! — s'il en est un, parmi les plus nobles de la Grèce, — qui mette son honneur plus haut que son repos, — qui recherche la louange plus qu'il ne craint le péril, — qui connaisse sa vaillance, et qui ne connaisse pas sa frayeur, — qui aime sa maîtresse autrement qu'en confidence — et par des serments aventurés sur ses lèvres chères, — et qui ose proclamer sa beauté et son mérite — à un autre rendez-vous que le sien, à lui ce défi ! — En présence des Troyens et des Grecs, Hector — prouvera ou fera de son mieux pour prouver — qu'il a une dame plus sage, plus belle, plus fidèle — que jamais Grec n'en pressa dans ses bras.

— Demain, au son de la trompette, il s'avancera — jusqu'à mi chemin entre vos tentes et les murs de Troie — pour provoquer tout Grec sincère en amour. — Si quelqu'un se présente, Hector l'honorera ; — sinon, il retournera dire à Troie — que toutes les femmes grecques sont brûlées du soleil et ne méritent pas un éclat de lance. J'ai dit

ÉNÉE

220

NESTOR

— Parle-lui aussi de Nestor, d'un compagnon qui était déjà homme — quand l'aïeul d'Hector tétait. Il est vieux maintenant ; — mais, si dans notre race grecque il ne se trouve pas — un seul noble qui ait une étincelle de courage — et qui fasse honneur à ses amours, dis-lui de ma part — que je cacherai ma barbe d'argent dans un casque d'or, — que je mettrai dans mon brassard ce poignet desséché, — et que j'irai lui déclarer en face que ma dame — était plus belle que sa grand'mère, et aussi chaste — que femme au monde. Voilà la vérité — que je prouverai avec mes trois gouttes de sang à sa jeunesse hémorragique .

ÉNÉE

— Les cieux vous préservent de cette disette de jeunes gens ! —

ULYSSE

Amen !

AGAMEMNON

Beau sire Énée, laissez-moi toucher votre main ; je vous conduirai de ce pas à notre tente. — Votre message sera transmis à Achille, — et, de tente en tente, à tous les seigneurs de Grèce. — Vous-même serez notre convive avant de partir, — et vous trouverez chez nous la bienvenue due à un noble ennemi.

AGAMEMNON

Tous s'éloignent, excepté Ulysse et Nestor.

225

ULYSSE

Nestor !

NESTOR

Que dit Ulysse ?

ULYSSE

— J'ai une idée en germe dans mon cerveau ; — remplacez pour moi le temps et donnez-lui forme. —

NESTOR

Quelle est-elle ?

ULYSSE

La voici. — Les coins obtus fendent les nœuds les plus durs. L'orgueil en épi, — qui atteint sa maturité — dans le cœur luxuriant d'Achille, doit être fauché dès à présent ; — sinon, il va s'égrener et semer partout des maux — qui nous étoufferont tous.

230

NESTOR

Sans doute, mais comment ?

ULYSSE

— Ce défi que le vaillant Hector nous envoie, — bien qu’adressé à tous en général, — n’est effectivement destiné qu’à Achille.

NESTOR

L’intention est aussi claire qu’un compte — dont le total est résumé en quelques chiffres. — Il suffira, croyez-le bien, de la publication de ce défi, — pour qu’Achille, eût-il le cerveau aussi aride — que les sables de la Lybie

(et ils sont assez stériles. — Apollon le sait)

NESTOR

reconnaisse à la première réflexion, — oui, en un clin d’œil, qu’il est l’adversaire — désigné par Hector.

ULYSSE

— Et pensez-vous que cette publication le décide à répondre ? 235

ULYSSE

— Pardonnez-moi de vous interrompre. — Il ne faut donc pas que ce soit Achille qui combatte Hector. — Faisons comme les marchands ; montrons d’abord nos plus vilaines marchandises, — en espérant qu’elles se vendront peut-être ; si nous sommes déçus, — l’éclat des meilleurs articles que nous aurons encore à montrer — n’en sortira que mieux. Ne consentez pas — à ce que Hector et

Achille en viennent aux prises ; — car, en ce cas, notre honneur serait, pour notre honte, — traqué par deux étranges conséquences.

NESTOR

— Je ne les aperçois pas de mes yeux de vieillard ; quelles sont-elles ?

NESTOR

— À présent, Ulysse, je commence à trouver bon ton avis ; — et je vais de ce pas le faire goûter à Agamemnon. Allons-y sur-le-champ. — Les deux dogues doivent être domptés l'un par l'autre. L'orgueil — est le seul os que puissent se disputer ces mâtons-là. —

NESTOR

Ils sortent.

NESTOR

‌

240

SCÈNE IV

(Dans le camp grec. La tente d'Ajax.)

AJAX

Thersite !

THERSITE

Si Agamemnon avait des clous ?... S'il en avait en général de gros, et par tout le corps ?

AJAX

Thersite !

THERSITE

Et si ces clous venaient à jeter ?... Dans ce cas-là, ne tirerait-on pas quelque chose du général, ne fût-ce que de l'humeur ?

AJAX

Chien !

245

THERSITE

Ce serait toujours cela qui sortirait de lui ; jusqu'à présent, je n'en vois rien sortir.

AJAX

Fils de louve, est-ce que tu ne veux pas entendre ? Sens alors !

AJAX

Il le frappe

AJAX

.

THERSITE

Que la peste grecque te saisisse, seigneur métis à esprit de bœuf !²⁵⁰

AJAX

Parle alors, levain moisi ! parle ! je vais te rompre à l'amabilité !

THERSITE

Ma raillerie t'aura plutôt dressé à l'esprit et à la piété ! Mais je pense que ton cheval pourrait apprendre une oraison, avant que tu susses une prière par cœur. Tu sais frapper, n'est-ce pas ? Que le farcin t'emporte avec tes ruades !

AJAX

Mauvais champignon, fais-moi connaître la proclamation.

THERSITE

Crois-tu que je n'ai pas de sens pour me frapper ainsi.

AJAX

La proclamation !

255

THERSITE

Tu es proclamé fou, je crois.

AJAX

Gare à toi, porc-épic, gare à toi ; mes doigts me démangent.

THERSITE

Je voudrais que de la tête aux pieds le corps te démangeât, et qu'il me fût permis de te gratter ; je ferais de toi la gale la plus dégoûtante de toute la Grèce. Quand tu es en campagne, tu es aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX

La proclamation, te dis-je !

THERSITE

Tu es toujours à grogner et à maugréer contre Achille, et tu es aussi jaloux de sa grandeur, que Cerbère de la beauté de Proserpine. Oui, voilà pourquoi tu aboies contre lui. 260

AJAX

Commère Thersite !

THERSITE

Va donc le battre, lui !

AJAX

Carogne !

THERSITE

Il te broierait avec son poing, comme un matelot brise un biscuit.

AJAX

Portée de putain !

265

THERSITE

Va ! va !

AJAX

Selle de sorcière !

AJAX

Chien !

THERSITE

Mauvais seigneur !

AJAX

Mâtin !

270

THERSITE

Mars idiot ! frappe, brutalité ! frappe, chameau ! frappe, frappe !

ACHILLE

— Eh bien, Ajax ? pourquoi faites-vous cela ? — Eh bien, Thersite ?
de quoi s'agit-il, l'ami ? —

THERSITE

Vous le voyez là, pas vrai ?

ACHILLE

Oui, après ?

THERSITE

Regardez-le bien.

275

ACHILLE

C'est ce que je fais. Après ?

THERSITE

Non, mais considérez-le bien.

ACHILLE

Eh bien, c'est ce que je fais.

THERSITE

Mais, non, vous ne le regardez pas bien ; car, pour quoi que vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE

Je le sais bien, imbécile.

280

THERSITE

D'accord, mais l'imbécile ne se reconnaît pas pour tel.

AJAX

Voilà pourquoi je te bats.

THERSITE

Là ! là ! là ! là ! quels pauvres traits d'esprit il lance ! Comme ses échappatoires ont les oreilles longues ! J'ai râclé son cerveau plus fort qu'il n'a cogné mes os. J'achèterais neuf moineaux pour un dernier ; eh bien, sa pie-mère ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Ce seigneur, Achille, cet Ajax qui porte son esprit dans son ventre et ses boyaux dans sa tête, je vais vous dire ce que je pense de lui.

ACHILLE

Quoi ?

THERSITE

Je dis que cet Ajax...

285

THERSITE

Ajax va pour le frapper. Achille s'interpose.

ACHILLE

Voyons, mon bon Ajax !

THERSITE

N'a pas autant d'esprit...

ACHILLE

Vraiment, il faut que je vous tienne.

THERSITE

Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'aiguille de cette Hé-
lène pour qui il est venu combattre.

290

ACHILLE

Paix, fou !

THERSITE

Je voulais avoir la paix et le repos, mais ce fou ne le veut pas ! C'est
lui ; regardez-le, là !

AJAX

Damné roquet ! je veux...

ACHILLE

Voulez-vous donc mettre votre esprit aux prises avec celui d'un fou ?

THERSITE

Non, n'ayez pas peur. Car l'esprit d'un fou humilierait le sien. 295

PATROCLE

Parlez convenablement, Thersite

ACHILLE

Pourquoi cette querelle ?

AJAX

Je demande à cet affreux chat-huant de m'apprendre la teneur de la proclamation, et il m'injurie.

THERSITE

Je ne suis pas à ton service.

AJAX

C'est bon ! va ! va ! 300

THERSITE

Je sers ici volontairement.

ACHILLE

Tout à l'heure, cependant, votre service était une corvée involontaire. Personne ne se laisse bousculer volontiers. C'est Ajax qui était volontaire, et vous, vous étiez pris de force.

THERSITE

À Achille et à Ajax.

THERSITE

Hector attrapera grand'chose s'il fend le crâne à l'un de vous deux ; autant vaudrait croquer une noix pourrie et vide !

ACHILLE

Quoi ! contre moi aussi, Thersite ?

305

THERSITE

Voilà Ulysse et le vieux Nestor ! Leur esprit était déjà rance que vos grands papas n'avaient pas d'ongles aux doigts : eh bien, ils vous attellent au joug comme des bœufs, et ils vous font labourer la guerre.

ACHILLE

Quoi ? Que dis-tu ?

THERSITE

Oui, ma foi. Hue, Achille ! hue, Ajax ! hue donc !

AJAX

Je vous couperai la langue !

THERSITE

N'importe. Je parlerai aussi bien que toi, après.

310

PATROCLE

Tais-toi, Thersite ; paix !

THERSITE

Est-ce que je veux rester en paix quand le basset d'Achille me le dit ? est-ce que je le dois ?

ACHILLE

Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE

Je vous verrai tous pendus, comme des nigauds, avant qu'il m'arrive de revenir dans vos tentes ; je veux m'installer là où l'esprit donne signe de vie, et quitter la faction des imbéciles.

THERSITE

Il sort.

315

PATROCLE

Bon débarras !

ACHILLE

— Eh bien, seigneur, une proclamation fait savoir à toute l'armée — que demain matin, à la cinquième heure du soleil, — Hector doit venir, au son de la trompette, entre notre camp et Troie, — défier au combat tout chevalier — qui a du cœur et qui osera — soutenir... je ne sais quoi, une bêtise... Adieu.

AJAX

— Adieu. Qui donc lui répondra ?

ACHILLE

— Je ne sais pas. On tire au sort. Autrement, — il connaîtrait son homme.

AJAX

— Oh ! c'est vous que vous voulez dire... Je vais en apprendre da-
vantage. 320

AJAX

Ils sortent.

AJAX

‌

SCÈNE V

(Dans le palais d'Ilion)

PRIAM

— Après tant d’heures, d’existences et de paroles perdues, — voici ce que Nestor nous redit de la part des Grecs : — « Rendez Hélène, et tous nos sacrifices — d’honneur, de temps, de voyages, de dépenses, — de blessés et d’amis, tout ce que, dans son ardente digestion, — nous a dévoré de précieux le cormoran de la guerre, — tout sera mis en oubli. » Hector, que dites-vous à cela ?

HECTOR

— Bien qu’aucun homme ne craigne moins les Grecs que moi, — pour ce qui me touche personnellement, cependant, — redoutable Priam, — il n’est pas de femme qui ait les entrailles plus tendres qu’Hector, qui soit plus spongieuse pour absorber l’inquiétude, — et plus prête à s’écrier : « Qui sait ce qui s’ensuivra ? » — La plaie de la paix, c’est la sécurité, — la sécurité sûre d’elle-même ; au contraire, une modeste défiance passe — pour le fanal du sage, — pour la sonde qui fouille — au fond du pire. Qu’Hélène s’en aille ! — Depuis que l’épée a été tirée pour cette querelle, — une âme sur dix nous était aussi chère qu’Hélène — dans la dime énorme qui a été prélevée parmi nous. — Si nous avons été tant de fois décimés — en voulant garder une créature qui n’est pas des nôtres, et qui, — nous appartînt-elle, ne vaudrait pas dix d’entre nous, — pour quelle raison sérieuse refuserions-nous — de la rendre ?

TROYLUS

Fi ! fi, mon frère ! — Voulez-vous donc peser la dignité et l’honneur d’un roi — aussi grand que notre vénéré père dans la balance — des poids vulgaires ? voulez-vous donc résumer en chiffres — l’excès de son immensité, — et resserrer une envergure illimitée — aux coudées étroites — des craintes et des raisons ? Fi donc ! au nom des dieux !

325

HÉLÉNUS

Il n'est point étonnant que vous donniez ce coup de dent aux raisons, — en étant si dépourvu vous-même. Faut-il que notre père — se passe de raisons pour gouverner ses affaires, — parce que vous vous en passez pour parler ainsi ?

HECTOR

— Frère, elle ne vaut pas ce que coûte — sa conservation.

TROYLUS

La valeur d'un objet n'est-elle pas celle qu'on lui donne ?

HECTOR

— La valeur ne dépend pas d'une volonté particulière, — elle doit son estimation et sa dignité — aussi bien au prix de l'objet même — qu'à son appréciateur. C'est une folle idolâtrie — de faire le culte plus grand que le dieu. — Et c'est radoter que de concevoir — un amour imaginaire pour ce qui — n'a pas même l'ombre du mérite aimé.

CASSANDRE

— Pleurez, Troyens, pleurez !

330

PRIAM

Quel est ce bruit ? Quel est ce cri ?

TROYLUS

— C'est notre folle sœur, je reconnais sa voix.

CASSANDRE

— Pleurez, Troyens !

HECTOR

C'est Cassandre.

CASSANDRE

— Pleurez, Troyens, pleurez ! Prêtez-moi dix mille yeux, — et je
les remplirai de larmes prophétiques. 335

HECTOR

— Silence, ma sœur, silence !

CASSANDRE

— Vierges, adolescents, hommes faits, vieillards ridés, — douce enfance qui ne peut que crier, — ajoutez à mes clameurs ! Payons d'avance — une partie de cette masse de sanglots à venir ! — Pleurez, Troyens, pleurez ! exercez vos yeux aux larmes ! — Troie ne doit pas subsister ; la splendide Ilion ne doit pas rester debout ! — Pâris, notre frère, est la torche qui nous brûle tous

CASSANDRE

. — Pleurez, Troyens, pleurez ! Criez ! criez : Hélène et malheur !
Troie brûle, si Hélène ne part pas !

CASSANDRE

Elle sort

CASSANDRE

340

HECTOR

— Eh bien, jeune Troylus, ces accents — prophétiques de notre sœur ne vous causent-ils pas — quelques frémissements de remords ? ou bien votre sang — est-il si follement ardent que ni le langage de la raison — ni la crainte d'un mauvais succès dans une mauvaise cause — ne puissent le calmer ?

PÂRIS

— Autrement, le monde pourrait accuser de légèreté — mes entreprises aussi bien que vos conseils. — Mais, j'en atteste les dieux, c'est votre consentement unanime — qui a donné des ailes à mon inclination et tranché — toutes les craintes attachées à un si terrible projet. — Car que pouvait, hélas ! mon bras isolé ? — Quelle résistance y avait-il dans la valeur d'un seul homme, — pour soutenir le choc et la furie de ceux — que devait armer cette querelle ? Pourtant, je le déclare, — fussé-je seul à affronter tous les périls, — si j'avais une puissance aussi ample que ma volonté, — jamais Pâris ne rétracterait ce qu'il a fait, — jamais il ne se relâcherait dans sa résolution.

PRIAM

Pâris, vous parlez — comme un homme affolé de ses jouissances. — À vous le miel toujours, mais aux autres le fiel. — La vaillance, à ce prix, n'a rien de méritoire.

TROYLUS

— Oui, vous touchez là le point vital de notre résolution. — Si la gloire n'était pas notre but bien plutôt — que la satisfaction de nos palpitantes passions, — je ne voudrais pas qu'une goutte de sang troyen de plus fut versée — pour la défense d'Hélène. Mais, digne Hector, — elle est pour nous le thème de l'honneur et de la renommée, — l'éperon qui pousse aux vaillantes et magnanimes actions ; — sa présence est pour nous le courage qui peut ruiner nos ennemis — et l'illustration qui doit, dans les temps à venir, nous sanctifier tous ! — Je le présume, en effet, le brave Hector ne voudrait pas, — pour tous les trésors de l'univers, perdre la riche conquête de la gloire promise — qui sourit sur le front de cette action.

HECTOR

Je suis des vôtres, — vaillante postérité du grand Priam. — J'ai lancé, au milieu des nobles de la Grèce, oisifs et factieux, — un bruyant défi, qui va jeter l'étonnement dans leurs âmes assoupies. — On m'a averti que leur grand général dort, — tandis que la jalousie se glisse dans leur armée. — Voilà, je présume, qui va le réveiller. —

345

HECTOR

Ils sortent.

HECTOR

‌

SCÈNE VI

(Le camp grec devant la tente d'Achille.)

THERSITE

Eh bien ! Thersite ! quoi ! te voilà perdu dans le labyrinthe de ta fureur ? Sera-t-il dit que l'éléphant Ajax l'emporte ainsi ? Il me bat, et je me moque de lui. Ah ! la belle satisfaction ! j'aimerais mieux tout le contraire : que ce fût moi qui le battisse et lui qui se moquât de moi. Corne de bœuf ! j'apprendrai, s'il le faut, à évoquer et à conjurer des diables, mais je veux une issue aux exécutions de ma rancune. Et puis, voilà cet Achille, un rare ingénieur, ma foi ! Si Troie ne doit pas être prise avant que ces deux-là l'aient minée, ses murailles resteront debout jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. Ô toi, grand lance-foudre de l'Olympe, oublie que tu es Jupiter, roi des dieux, et toi, Mercure, perds toute la science serpentine de ton caducée, si tous deux vous n'enlevez pas à ces hommes la petite, la toute petite, la minime dose d'esprit qu'ils possèdent. Ils en ont si peu, de l'aveu même de la plus incapable ignorance, que, pour délivrer une mouche d'une araignée, ils ne trouveraient pas d'autre expédient que de dégaîner leur massive ferraille et de couper la toile. Après cela, que le malheur fonde sur tout le camp, ou tout au moins la carie des os, car c'est, il me semble, le fléau attaché à ceux qui s'échinent pour un cotillon ! J'ai dit mes prières. Au démon Envie à dire : Amen !

THERSITE

Criant.

PATROCLE

Qui est là ? Thersite ! mon bon Thersite, entre et viens insulter. 350

Thersite

Si j'avais pu me rappeler un pantin doré, tu n'aurais pas échappé à mon attention. Mais cela peut se réparer... Je te souhaite toi-même à toi-même ! Que ces fléaux vulgaires de l'humanité, folie et ignorance, soient ton vaste apanage ! que le ciel te préserve d'un conseiller, et que jamais la discipline ne t'approche ! que ton tempérament soit ton guide jusqu'à ta mort ! Et, si alors celle qui te mettra dans le linceul dit que tu es un beau cadavre, je veux jurer et jurer encore qu'elle n'a jamais enseveli que des pestiférés ! Amen ! où est Achille ?

Patrocle

Ah cà ! est-ce que tu es dévot ? Tu faisais donc ta prière ?

Thersite

Oui, que les cieux m'entendent !

Achille

Qui est là ?

Patrocle

Thersite, monseigneur.

355

Achille

Où est-il ? où est-il ?

Achille

Il aperçoit Thersite et s'avance vers lui.

ACHILLE

C'est donc toi ! mon fromage, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table tous ces repas-ci ? Allons ! qu'est-ce qu'Agamemnon !

THERSITE

Ton commandant, Achille... Maintenant, Patrocle, dis-moi ce qu'est Achille.

PATROCLE

Ton seigneur, Thersite. Maintenant, dis-moi, je te prie, ce que tu es toi-même. 360

THERSITE

Ton appréciateur, Patrocle. Maintenant, dis-moi, Patrocle, ce que tu es.

PATROCLE

Tu peux le dire, toi qui m'apprécies.

ACHILLE

Oh ! dis-le, dis-le.

THERSITE

Je vais récapituler toute la question. Agamemnon commande Achille ; Achille est mon seigneur ; je suis l'appréciateur de Patrocle, et Patrocle est un niais.

PATROCLE

Drôle !

365

THERSITE

Silence, niais ; je n'ai pas fini.

ACHILLE

C'est un homme privilégié... Continue, Thersite.

THERSITE

Agamemnon est un niais ; Achille est un niais ; Thersite est un niais ; et, comme je l'ai dit, Patrocle est un niais.

ACHILLE

Déduis cela, allons !

THERSITE

Agamemnon est un niais de vouloir commander Achille ; Achille est un niais de se laisser commander par Agamemnon ; Thersite est un niais de servir un pareil niais, et Patrocle est un niais tout naturellement.

370

PATROCLE

Pourquoi suis-je un niais ?

THERSITE

Fais cette demande-là à qui t'a fait. Pour moi, il me suffit que tu le sois. Voyez, qui vient ici ?

ACHILLE

Patrocle, je ne veux parler à personne. Entre avec moi, Thersite.

ACHILLE

Il rentre dans sa tente.

THERSITE

Quelle bouffonnerie ! quelle jonglerie ! quelle coquinerie ! La cause de tout ce bruit, c'est un cocu et une putain. Belle querelle à susciter des factions jalouses et à faire saigner les gens à mort ! ³⁷⁵ Ah ! que la serpigine emporte le sujet de tout ceci ! et que la guerre et la luxure les confondent tous !

THERSITE

Il rentre dans la tente.

AGAMEMNON

Où est Achille ?

PATROCLE

— Dans sa tente ; mais il est il est mal disposé, Monseigneur.

AGAMEMNON

— Faites-lui savoir que nous sommes ici. — Il a chassé nos messagers, et nous mettons de côté — les droits de notre dignité pour venir le voir. — Dites-le lui, de peur qu'il ne s'imagine — que nous n'osons pas maintenir les privilèges de notre rang — ou que nous ne savons pas qui nous sommes.

PATROCLE

Je vais le lui dire.

380

PATROCLE

Il entre dans la tente.

ULYSSE

— Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente, — il n'est pas malade.

AJAX

Si fait, il a la maladie du lion, une maladie de cœur... hautain. Vous pouvez appeler cela mélancolie, si vous voulez excuser l'homme ; mais j'en jure sur ma tête, c'est l'orgueil... Mais pourquoi ? pourquoi ? qu'il nous fasse connaître son motif !... Un mot, monseigneur.

AJAX

Il prend Agamemnon à part.

NESTOR

Qu'a donc Ajax à aboyer ainsi contre lui ?

385

ULYSSE

Achille lui a soufflé son fou.

NESTOR

Qui ? Thersite ?

ULYSSE

Oui.

NESTOR

Alors Ajax n'a rien à dire, puisqu'il a perdu son unique argument.

ULYSSE

Erreur ; vous voyez qu'il prend pour argument celui qui lui a pris
le sien, Achille. ³⁹⁰

NESTOR

Tant mieux ; leur séparation est plus à souhaiter pour nous que leur ligue. Mais c'était une liaison bien forte pour qu'un fou l'ait pu rompre.

ULYSSE

La folie peut aisément défaire l'amitié que n'a pas tramée la sagesse. Voici Patrocle.

NESTOR

Pas d'Achille avec lui.

ULYSSE

— L'éléphant a des jointures, mais pas pour la politesse. — Il a des jambes pour se tenir, non pour fléchir.

PATROCLE

— Achille me charge de vous dire qu’il est fort contrarié si d’autres motifs que la distraction et le plaisir — ont décidé votre Grandeur et ce noble cortège — à lui faire visite ; tout ce que vous vouliez, il l’espère, c’était, pour le bien de votre santé et de votre digestion, — prendre un peu l’air après dîner. 395

PATROCLE

— Je vais le faire, et vous rapporter immédiatement sa réponse.

PATROCLE

Il entre dans la tente.

AGAMEMNON

— Nous ne nous satisferons pas d’un interprète, — nous venons pour lui parler à lui-même... Ulysse, entrez, vous. —

AGAMEMNON

Ulysse entre dans la tente.

AJAX

Qu’est-il donc de plus qu’un autre ? 400

AGAMEMNON

Il n’est certes pas plus qu’il ne croit être.

AJAX

Est-il même autant ? Ne croyez-vous pas qu'il se regarde comme supérieur à moi ?

AGAMEMNON

Sans doute.

AJAX

Et vous, souscrivez-vous à son opinion et pensez-vous qu'il m'est supérieur ?

AGAMEMNON

Non, noble Ajax ; vous êtes aussi fort que lui, aussi vaillant, aussi sage, non moins noble, beaucoup plus courtois et infiniment plus⁴⁰⁵ traitable.

AJAX

Comment un homme peut-il être orgueilleux ? D'où vient l'orgueil ? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil.

AJAX

Je hais l'orgueilleux, comme je hais l'engeance des crapauds.

NESTOR

Et pourtant il s'aime, lui, n'est-ce pas étrange ?

ULYSSE

— Achille ne veut pas se battre demain.

AGAMEMNON

— Quelle est son excuse ?

410

ULYSSE

Il ne se rattache à aucune ; — il se laisse entraîner au courant de son humeur, — sans considération, sans égard pour personne, — par son caprice personnel et par sa présomption.

AGAMEMNON

— Pourquoi ne veut-il pas, sur notre loyale requête, — sortir de sa tente et prendre l'air avec nous ?

ULYSSE

— Les moindres choses, par cela seul qu'on les lui demande, — il les rend importantes. Il est possédé de sa grandeur ; — il ne se parle à lui-même qu'avec un orgueil — qui discute chacun de ses mots : son mérite imaginaire — entretient dans son sang une exaltation si forte et si ardente — qu'Achille en est ébranlé jusqu'au délire — dans son empire sur ses facultés mentales et actives, — et qu'il se frappe lui-même. Que vous dirai-je ? — Il est si désespérément orgueilleux que tous les symptômes mortels du mal — crient : Pas de remède !

AGAMEMNON

Qu'Ajax aille le trouver !

AGAMEMNON

À Ajax.

415

AGAMEMNON

— Cher seigneur, allez le saluer dans sa tente. — On dit qu'il fait grand cas de vous ; il se laissera, — à votre requête, dévier un peu de sa personnalité.

ULYSSE

— Ô Agamemnon ! qu'il n'en soit pas ainsi ! — Nous bénirons tous les pas qu'Ajax fera — pour s'éloigner d'Achille. Quoi ! ce seigneur hautain — qui taille son arrogance en plein drap, — et qui ne laisse rien — entrer dans sa pensée que ce qu'il a médité — et ruminé lui-même, voudrons-nous qu'il soit adoré — par celui qui est pour nous une plus chère idole ? — Non, ce trois fois digne et vaillant seigneur — ne doit pas flétrir ainsi

ULYSSE

Il montre Ajax.

ULYSSE

des palmes si noblement acquises ; — non, ce n'est pas avec mon agrément qu'il humiliera son mérite, — aussi amplement titré que l'est celui d'Achille, — en allant à Achille ! — Ce serait engraisser chez l'autre le pourceau orgueil ; — ce serait ajouter des charbons au Cancer quand il brûle — de ses feux le grand Hypérion ! — Ce seigneur aller à Achille ! Que Jupiter nous en garde — et crie d'une voix de tonnerre : Qu'Achille aille à Ajax .

NESTOR

— Oh ! voilà qui est bien ; il le caresse à son endroit faible.

420

DIOMÈDE

— Comme son silence hume ces louanges !

AJAX

— Si je vais à lui, je veux avec mon gantelet lui broyer — le visage.

AGAMEMNON

Oh ! non, vous n'irez pas.

AJAX

— S'il fait le fier avec moi, j'étrillerai sa fierté. — Laissez-moi aller à lui.

ULYSSE

— Non, pas pour tout le prix attaché à notre expédition. —

425

AJAX

Le misérable ! l'insolent !

NESTOR

Comme il se décrit bien !

AJAX

Peut-il pas être sociable ?

ULYSSE

Le corbeau insulte le noir.

AJAX

Je lui saignerai ses humeurs.

430

AGAMEMNON

Le malade veut être le médecin.

AJAX

Si tous pensaient comme moi..

ULYSSE

L'esprit serait hors de mode !

AJAX

Il n'en serait pas quitte ainsi, il lui faudrait d'abord avaler des épées ! Sera-t-il dit que l'orgueil emporte la victoire ?

NESTOR

Si ça était, tu en emporterais la moitié.

435

ULYSSE

Les dix dixièmes.

AJAX

Je veux le pétrir, je le rendrai souple, allez !

NESTOR

Il n'est pas encore tout à fait chaud ; forcez-lui les éloges ; versez, versez ; son ambition a soif.

ULYSSE

— Monseigneur, vous vous affectez trop de ce désagrément.

NESTOR

— N’y pensez plus, noble général.

440

DIOMÈDE

— Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE

— Il est blessant pour lui de répéter ce nom-là.

ULYSSE

Montrant Ajax.

ULYSSE

— Voilà un homme !... Mais je parle en sa présence. — Taisons-nous.

NESTOR

Pourquoi ? — Il n’est pas ambitieux comme Achille.

445

ULYSSE

— Que tout le monde sache qu’il est vaillant ! —

AJAX

Chien de bâtard qui se moque ainsi de nous ! Je voudrais qu’il fût Troyen !

NESTOR

— Quel malheur ce serait maintenant pour Ajax...

ULYSSE

— S'il était fier !

DIOMÈDE

Ou avide de louange !

450

ULYSSE

— Ou seulement d'une nature acariâtre...

DIOMÈDE

Ou capricieuse ou égoïste.

AJAX

Vous appellerai-je mon père ?

ULYSSE

— Certainement, mon bon fils.

DIOMÈDE

Laissez-vous guider par lui, Ajax.

455

ULYSSE

— Il est inutile de rester ici : le cerf Achille — ne veut pas sortir du hallier. Qu'il plaise à notre grand général — de rassembler tout son

conseil de guerre. — De nouveaux rois sont arrivés à Troie. De-
main, — il faut que toutes nos forces soient sur pied.

ULYSSE

Montrant Ajax.

ULYSSE

— Voici le maître ! Que tous les chevaliers, de l'Orient à l'Occident,
se présentent — et choisissent la fleur d'entre eux ; Ajax tiendra
tête au meilleur.

AGAMEMNON

Ils s'en vont.

AGAMEMNON

‌

460

SCÈNE VII

(Devant le palais de Priam.)

PANDARUS

L'ami ! hé ! un mot, je vous prie. N'êtes-vous pas de la suite du
jeune seigneur Pâris ?

VALET

Oui, monsieur, quand il marche devant moi.

PANDARUS

Vous dépendez de lui, veux-je dire.

VALET

Oui, monsieur, je dépends du seigneur.

PANDARUS

Vous dépendez d'un noble gentilhomme ; je suis obligé de le louer.

465

VALET

Loué soit le Seigneur !

PANDARUS

Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

VALET

Oui, monsieur, superficiellement.

PANDARUS

L'ami, connaissez-moi mieux : je suis le seigneur Pandarus.

VALET

J'espère un jour connaître mieux votre excellence.

470

PANDARUS

Je le désire.

VALET

Vous êtes en état de Grâce.

VALET

On entend une musique.

PANDARDS

De Grâce ! Pas tout à fait, l'ami. Excellence et Segneurie sont mes titres... Quelle est cette musique ?

VALET

Je ne la connais que partiellement : c'est une musique en parties. ⁴⁷⁵

PANDARUS

Connaissez-vous les musiciens ?

VALET

Parfaitement, monsieur.

PANDARUS

Pour qui jouent-ils ?

VALET

Pour leurs auditeurs, monsieur.

PANDARUS

Au désir de qui, l'ami ?

480

VALET

Au mien, monsieur, et à celui de tous ceux qui aiment la musique.

PANDARUS

Quand je dis désir, je veux dire demande, l'ami.

VALET

Qui demanderai-je, monsieur ?

PANDARUS

L'ami, nous ne nous comprenons pas ; je suis trop raffiné et tu es trop malin. À la requête de qui ces hommes jouent-ils ?

PANDARUS

Qui ? ma nièce Cressida ?

485

VALET

Non, monsieur, Hélène ; est-ce que vous ne pouviez pas le deviner à ces attributs ?

PANDARUS

Il paraîtrait, camarade, que tu n'as pas vu madame Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troilus. Je vais lui brusquer les compliments, car l'affaire est bouillante.

VALET

Une affaire bouillante ! Voilà qui annonce un singulier ragoût.

PANDARUS

Mille bonjours à vous. Monseigneur, et à toute cette belle compagnie ! Que de beaux désirs, contenus dans une belle mesure, leur servent de beaux guides ! À vous spécialement, belle reine ! Que de belles pensées vous fassent un bel oreiller !

HÉLÈNE

Cher seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

490

PANDARUS

C'est votre beau plaisir de le dire, charmante reine. Beau prince, voilà de la bonne musique interrompue,

PÂRIS

C'est vous qui l'avez interrompue, cousin. Mais, sur ma vie, il faut que vous répariez tout : vous allez rapiécer ce concert-là avec un morceau de votre façon.

PÂRIS

À Hélène.

PÂRIS

Il est plein d'harmonie, Nelly.

PANDARUS

Vraiment non, madame.

495

HÉLÈNE

Oh ! seigneur !...

PANDARUS

J'ai la voix rude, ma parole ; ma bonne parole, très-rude.

PÂRIS

Allons, messire, vous dites cela par boutade.

PANDARUS

J'ai affaire à monseigneur, chère reine... Monseigneur, un mot, de grâce.

HÉLÈNE

Non, nous ne nous laisserons pas éconduire ; nous vous entendons chanter, certainement.

500

PANDARUS

C'est bon, charmante reine, vous plaisantez avec moi... Ah ! çà ! monseigneur, voici... Mon cher seigneur et très-estimable ami votre frère Troylus...

HÉLÈNE

Messire Pandarus, mielleux seigneur !...

PANDARUS

Allez, charmante reine, allez !...

PANDARUS

Bas, à Paris.

PANDARUS

Se recommande à vous très-affectueusement.

505

HÉLÈNE

Vous ne nous escamoterez pas notre mélodie. Si vous le faites, que notre mélancolie retombe sur votre tête !

PANDARUS

Charmante reine, charmante reine ! Voilà une charmante reine, ma foi.

HÉLÈNE

Et rendre triste une femme charmante, est une offense amère.

PANDARUS

Non, tout cela ne vous servira de rien ; de rien, en vérité, là. Non, je ne m'émeus pas de ces paroles, non, non.

PANDARUS

Bas, à Pâris.

510

PANDARUS

Monseigneur, il vous prie, si le roi le demande au souper ; de vouloir bien l'excuser.

HÉLÈNE

Messire Pandarus !

PANDARUS

Que dit ma charmante reine, ma très, très-charmante reine ?

PÂRIS

Quel exploit médite-t-il ? Où soupe-t-il ce soir ?

HÉLÈNE

Mais voyons, messire !...

515

PANDARUS

Que dit ma charmante reine ?...

PANDARUS

Bas, à Pâris.

PANDARUS

Ma nièce vous en voudrait. Vous ne devez pas savoir où il soupe.

PÂRIS

Je parierais ma tête que c'est avec mon accommodante Cressida.

PANDARUS

Non, non, il n'en est rien ; vous n'y êtes pas ; justement votre accommodante est incommodée.

520

PÂRIS

C'est bon, je ferai ses excuses.

PÂRIS

Je devine.

PANDARUS

Vous devinez ! Qu'est-ce que vous devinez ?...

PANDARUS

Haut.

PANDARUS

Allons, qu'on me donne un instrument !... Vous voyez, chère reine.

525

HÉLÈNE

Ah ! voilà qui est aimable.

PANDARUS

Ma nièce est horriblement éprise d'un objet qui vous appartient, charmante reine.

HÉLÈNE

Elle l'aura, messire, pourvu que ce ne soit pas monseigneur Pâris.

PANDARUS

Lui ? Non, elle ne veut pas de lui. Elle et lui font deux.

HÉLÈNE

S'ils tombaient d'accord après leurs désaccords, ils pourraient bien faire trois.

530

PANDARUS

Allons, allons, n'en parlons plus ; je vais vous chanter une chanson, à présent.

HÉLÈNE

Oui, oui, je t'en prie. Sur ma parole, charmant sire, tu as un beau front.

PANDARUS

Oui, continuez, continuez.

HÉLÈNE

Que ta chanson soit tout amour : cet amour-là nous perdra tous. Ô Cupidon ! Cupidon ! Cupidon !

PANDARUS

Oui, c'est l'amour qui nous perdra.

535

PÂRIS

Oui, allez, l'amour, l'amour, rien que l'amour.

PANDARUS

C'est justement comme ça que ma chanson commence :

PANDARUS

L'amour, l'amour, rien que l'amour, toujours lui !
Car, oh ! l'arc de l'amour Atteint les daims et
les biches... Le trait anéantit, sans blesser. Mais
en caressant toujours la plaie. Les amants crient : Oh !
oh ! Ils se meurent ! Pourtant la blessure qui semble mor-
telle Change bien vite les oh ! oh ! en ah ! ah !
Ainsi l'amour vit toujours en mourant. Oh ! oh ! criait-
on ; maintenant c'est ah ! ah ! Les gémissements oh ! oh !
finissent en soupirs ah ! ah !

PANDARUS

Hey ho !

HÉLÈNE

Il a de l'amour, ma foi, jusqu'au bout du nez.

540

PÂRIS

Il ne mange que des colombes, ma bien-aimée ; et cela lui fait un
sang chaud ; le sang chaud produit les chaudes pensées, les
chaudes pensées produisent les chaudes actions, et les chaudes ac-
tions, c'est l'amour.

PANDARUS

Est-ce là la généalogie de l'amour : sang chaud, chaudes pensées et
chaudes actions ? Eh mais, autant de vipères ! L'amour est-il donc
une engeance de vipères ?... Mon doux seigneur, qui avons-nous en
campagne aujourd'hui.

PÂRIS

Hector, Déiphobe, Hélénus, Anténor, toute l'élite vaillante de Troie. Je me serais volontiers armé aujourd'hui, mais ma Nelly ne l'a pas voulu. Comment se fait-il que mon frère Troilus ne soit pas allé avec les autres ?

HÉLÈNE

Il fait la moue pour quelque chose. Vous savez bien pourquoi, mes-sire Pandarus.

PANDARUS

Non, ma mielleuse reine... Il me tarde de savoir ce qu'ils ont dé-
pêché aujourd'hui... Vous songerez à excuser votre frère !

545

PÂRIS

Jusqu'au scrupule.

PANDARUS

Adieu, charmante reine.

HÉLÈNE

Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS

Je n'y manquerai pas, charmante reine.

PANDARUS

Il sort.

550

PANDARUS

La retraite sonne.

PÂRIS

— Ils sont revenus du champ de bataille. Rendons-nous au palais , Priam, — pour féliciter les guerriers. Douce Hélène, je vous supplierai — d’aider à désarmer notre Hector. Ses boucles résistantes — obéiront mieux au contact de votre blanche main enchanteresse — qu’au tranchant de l’acier — ou à la force des muscles grecs ; vous ferez plus — que n’ont pu faire tous les rois helléniques, en désarmant le grand Hector.

PÂRIS

Charmante, je t’aime ineffablement.

PÂRIS

Ils s’en vont.

PÂRIS

‌

555

SCÈNE VIII

(Le jardin de Pandarus.)

PANDARUS

Eh bien, où est ton maître ? chez ma nièce Cressida ?

VALET

Non, monsieur, il vous attend pour l'y conduire.

PANDARUS

Ah ! le voici... Eh bien ? en bien ?

TROYLUS

Maraud, retire-toi.

TROYLUS

Le valet sort.

560

PANDARUS

Avez-vous vu ma nièce ?

TROYLUS

— Non, Pandarus. Je me promène près de sa porte, — comme une âme étrangère sur les bords du Styx — attendant la barque. Ô toi, sois mon Caron, — et transporte-moi vite à ces champs — où je me vautrerai sur la couche de lis — réservée au plus digne. Ô gentil Pandarus, — arrache de son épaule les ailes diaprées de Cupidon, — et vole avec moi vers Cressida.

PANDARUS

— Promenez-vous ici dans le jardin ; je vais l'amener tout de suite.

PANDARUS

Sort Pandarus.

TROYLUS

Je suis tout étourdi. L'attente me donne le vertige. — La jouissance imaginaire est si douce — qu'elle enchante mes sens. Que sera-ce, — quand le palais humide goûtera réellement — le nectar tant vanté de l'amour ? Ce sera la mort, je le crains, — ce sera l'anéantissement dans la pâmoison ; ce sera une joie trop ex-
 quise, — trop puissamment subtile, trop délicatement suave, —
 pour la capacité de mes impressions grossières ! — Voilà ce que
 je crains ; et je crains aussi — que tous mes sens ne soient trou-
 blés par tant de bonheur, — comme dans une bataille où les vain-
 queurs chargent pêle-mêle — l'ennemi en fuite.

565

TROYLUS

Pandarus revient.

PANDARUS

Elle s'apprête, elle va venir sur-le-champ ; c'est maintenant qu'il faut montrer votre présence d'esprit. Elle rougit tant, elle a l'haleine si entrecoupée qu'on la croirait effrayée par un spectre. Je vais la chercher. C'est bien la plus jolie vilaine ! Elle a la respiration aussi courte qu'un moineau qu'on vient de prendre.

PANDARUS

Sort Pandarus.

TROYLUS

— La même émotion étreint justement ma poitrine. — Mon cœur bat plus vite qu'un pouls fébrile, — et tout mon être perd ses facultés, — comme le vassal rencontrant brusquement — le regard royal.

—

PANDARUS

Allons, allons, qu'avez-vous besoin de rougir ? La timidité est une enfant...

570

PANDARUS

À Troylus.

PANDARUS

La voici ; répétez-lui tous les serments que vous m'avez dits...

PANDARUS

À Cressida.

PANDARUS

Quoi, vous voilà partie encore ! Il faudra donc vous dresser pour que vous vous apprivoisiez, il le faudra donc ? Avancez, avancez ; si vous tirez en arrière, nous nous mettrons au timon...

PANDARUS

À Troylus.

575

PANDARUS

Pourquoi ne lui parlez-vous pas ?...

PANDARUS

À Cressida.

PANDARUS

Allons, tirez ce rideau et voyons votre peinture.

PANDARUS

Il lui lève son voile.

PANDARUS

Ce pauvre jour, comme vous avez peur de l'offenser ! S'il faisait
580 nuit, vous seriez bien plus vite l'un près de l'autre.

PANDARUS

Il les tient rapprochés.

PANDARUS

C'est cela, c'est cela, frottez bien, et baisez la maîtresse. Allons, un
baiser sans fin ! Bâtis ici, charpentier ; l'air y est doux. Ah ! vous
vous romprez vos cœurs avant que je vous sépare. Le faucon aura
sa femelle, de par tous les canards de la rivière ! Allez ! allez !

TROYLUS

Vous m'avez mis à court de paroles, madame.

PANDARUS

Sort Pandarus.

CRESSIDA

Voulez-vous entrer, monseigneur ?
875

TROYLUS

Cressida, que de fois j'ai désiré être ainsi !

CRESSIDA

Vous avez désiré monseigneur ?... Les dieux le veulent ! ... monseigneur !

TROYLUS

Les dieux le veulent ? Quoi donc ? Pourquoi cette jolie exclamation ? Quelle lie bizarre ma charmante aperçoit-elle donc dans la source de notre amour ?

CRESSIDA

Plus de lie que d'eau pure, si mes craintes ont de bons yeux.

TROYLUS

Des chérubins la crainte fait des démons ; elle n'y voit jamais bien.

590

CRESSIDA

La crainte aveugle, que guide la raison clairvoyante , a le pied plus sûr que la raison aveugle qui trébuche sans crainte. Craindre le pis est souvent guérir le pire.

TROYLUS

Oh ! que ma dame ne conçoive aucune crainte. Sur le théâtre de Cupidon il n'apparaît jamais de monstre.

CRESSIDA

Ni jamais rien de monstrueux ?

CRESSIDA

On dit que tous les amants prennent plus d'engagements qu'ils n'en peuvent tenir, et promettent toujours des exploits qu'ils n'exécutent jamais ; ils font vœu d'en achever dix, et en déchargent à peine la dixième partie d'un seul. Ceux qui crient comme des lions et agissent comme des lièvres, ceux-là ne sont-ils pas des monstres ?

TROYLUS

Y a-t-il de tels hommes ? Pour moi, je ne suis pas ainsi. Louez-moi pour ce que je vaudrai, jugez-moi après expérience ; ma tête ira toute nue jusqu'à ce qu'elle mérite la couronne ; qu'aucun exploit en perspective n'obtienne d'éloge dans le présent ! Ne qualifions pas la valeur avant sa naissance ; et, une fois née, qualifions-la modestement. Voici en peu de mots ma profession de foi : Troilus sera tel pour Cressida que tout ce que l'envie pourra dire de pire sera une raillerie sur sa fidélité, et que tout ce que la vérité pourra dire de plus sincère ne sera pas plus sincère que Troilus.

595

CRESSIDA

Voulez-vous entrer, monseigneur ?

PANDARUS

Quoi, toujours à rougir ? Vous n'avez donc pas fini de causer ?

CRESSIDA

C'est bon, mon oncle ; toutes les folies que je commets, je vous les dédie.

PANDARUS

Je vous en remercie ; si monseigneur a un enfant de vous, vous me l'attribuerez !... Soyez fidèle à monseigneur ; s'il faiblit, lui, prenez-vous-en à moi.

TROYLUS

Vous connaissez maintenant vos otages : la parole de votre oncle
et ma foi inébranlable ! 600

PANDARUS

Oh ! je donne ma parole pour elle aussi ; dans notre famille, on est longtemps avant de se laisser gagner ; mais, une fois gagné, on est constant. Nous sommes de vraies ancres, je puis vous le dire ; nous nous accrochons où nous sommes jetés.

CRESSIDA

— La hardiesse me vient à présent et me donne du cœur. — Prince Troylus, voilà bien des tristes mois — que je vous aime nuit et jour.

TROYLUS

— Pourquoi donc ma Cressida a-t-elle été si lente à se laisser gagner ?

TROYLUS

— J'obéis, malgré la suave musique qui en sort.

TROYLUS

Il la baise sur les lèvres.

605

PANDARUS

— Joli, ma foi !

CRESSIDA

— Monseigneur, pardonnez-moi, je vous en supplie. — Ce n'était pas mon intention de mendier ainsi un baiser. — Je suis confuse... cieux ! qu'ai-je fait ? — Pour cette fois je vous fais mes adieux, monseigneur !

TROYLUS

— Vos adieux, charmante Cressida ?

PANDARUS

— Vos adieux ! si vous les faites avant demain matin !...

CRESSIDA

— Je vous en prie, résignez-vous.

610

TROYLUS

Qu'est-ce qui vous offense ici, madame ?

CRESSIDA

— Ma propre présence, seigneur.

TROYLUS

Vous ne pouvez pas vous éviter — vous-même.

CRESSIDA

Laissez-moi essayer en partant. — J'ai une sorte de moi-même qui reste avec vous, — mais un moi-même si méchant qu'il s'abandonne soi-même — pour être le jouet d'un autre... Je voudrais être partie ! — Où est donc ma raison ?... Je ne sais ce que je dis.

TROYLUS

On sait bien ce qu'on dit quand on parle si spirituellement.

615

CRESSIDA

— Vous pourriez croire, monseigneur, que j'ai montré plus de sagacité que d'amour, — et que je ne me suis laissée aller à tant d'aveux — que pour jeter l'amorce de vos confidences. — Mais, vous le savez, on n'est sensé que — quand on n'est pas amoureux : être sensé et aimer, c'est chose impossible à l'homme ; cela est réservé aux dieux là-haut !

TROYLUS

— Ô ! si je croyais possible à une femme, —

(et, si cela est possible, je veux l'espérer de vous)

TROYLUS

, — d'entretenir à jamais le flambeau et les feux de son amour — et de conserver dans sa fraîcheur et dans sa force une fidélité — qui

puisse survivre à la beauté extérieure par une pensée — plus prompte à rajeunir que le sang à vieillir ! oh ! — si, grâce à cette conviction, j'étais persuadé — que ma sincérité, ma constance envers vous — puissent rencontrer, pour leur faire équilibre, — un amour aussi raffiné et aussi pur, — combien alors je serais ravi ! Mais, hélas ! — je suis aussi fidèle que la fidélité la plus ingénue, — et aussi ingénue que la plus enfantine fidélité !

CRESSIDA

— En cela je rivaliserai avec vous.

CRESSIDA

Puissiez-vous être prophète ! — Si je suis infidèle, si ma constance dévie d'un cheveu, — qu'un jour, quand le temps se sera oublié lui-même à force de vieillir, — quand les gouttes d'eau auront usé les pierres de Troie, — quand l'aveugle oubli aura dévoré des cités — et que de puissants États, restés sans monument, se seront émiettés — dans la poussière du néant ; qu'alors la mémoire humaine — revienne, de faussetés en faussetés, au milieu 620 des amantes perfides, — dénoncer ma fausseté ! Oui, quand tous auront dit : Fausse — comme l'air, comme l'onde, comme le vent, comme le sable, — comme le renard à l'agneau, comme le loup au veau, — le léopard à la biche, ou la marâtre à son fils, — qu'alors, pour atteindre la fausseté au cœur, tous ajoutent : — Fausse comme Cressida ! —

PANDARUS

Allons, voilà un marché conclu ; scellez-le, scellez-le, je serai le témoin.

PANDARUS

À Troylus.

TROYLUS

Amen !

CRESSIDA

Amen !

PANDARUS

Amen ! Sur ce, je vais vous montrer votre chambre. Pour que le
lit ne parle pas de vos jolis combats, pressez-le à mort. Allons ! 625

PANDARUS

﻿ Qu'amour donne céans à nos belles discrètes ﻿
Chambre, lit et pependard pour préparer leurs fêtes !

PANDARUS

Ils sortent

PANDARUS

.

PANDARUS

‌

SCÈNE IX

(Le camp grec. On aperçoit la tente d'Achille.)

AGAMEMNON

— Que veux-tu de nous, Troyen ? fais ta demande.

630

CALCHAS

— Vous avez un prisonnier troyen, nommé Anténor, — pris d'hier ; Troie tient beaucoup à lui. — Vous avez souvent

(et souvent je vous en ai remerciés)

CALCHAS

— demandé l'échange de ma Cressida contre quelque important captif, — et Troie a toujours refusé. Mais cet Anténor, — je le sais, tient la clef de leurs affaires, — et toutes leurs négociations sont dérangées, — s'il n'est pas là pour les raccorder : ils vous donneraient presque — un prince du sang, un fils de Priam, — en échange de lui. Qu'il soit donc renvoyé, grands princes, — et il sera la rançon de ma fille ; et la présence de Cressida paiera — de toutes les peines qu'il s'est données — votre serviteur reconnaissant.

AGAMEMNON

Que Diomède conduise Anténor, — et ramène ici Cressida ; Calchas aura — ce qu'il nous demande... Bon Diomède, équipez-vous comme il faut pour cette ambassade ; — vous vous informerez en même temps si Hector veut toujours — qu'on réponde demain à son défi. Ajax est prêt.

DIOMÈDE

— Je ferai tout cela ; et — je suis tout fier d'en être chargé.

DIOMÈDE

Sortent Diomède et Calchas.

635

AGAMEMNON

— Nous allons exécuter votre idée, et affecter — un air d'indifférence en passant devant sa tente. — Que chaque seigneur en fasse autant ; que nul ne le salue, — si ce n'est d'une façon dédaigneuse dont il sera plus contrarié — que si nul ne le regardait. Je vais ouvrir la marche.

AGAMEMNON

Il s'avance avec Nestor vers la tente d'Achille.

ACHILLE

— Ah ! est-ce que le général vient me parler ? — Vous connaissez ma résolution ; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON

— Que dit Achille ? Désire-t-il quelque chose de nous ?

NESTOR

— Désirez-vous quelque chose du général, monseigneur ?

640

ACHILLE

— Non.

NESTOR

Rien, monseigneur.

AGAMEMNON

Tant mieux.

AGAMEMNON

Agamemnon et Nestor sortent.

ACHILLE

— Bonjour, bonjour.

645

MÉNÉLAS

Comment va ? comment va ?

MÉNÉLAS

Ménélas sort.

ACHILLE

Quoi ! est-ce que ce cocu me dédaigne ?

AJAX

Ça va bien, Patrocle ?

ACHILLE

— Bonjour, Ajax,

650

AJAX

Hein ?

ACHILLE

Bonjour.

AJAX

Oui, et bonsoir aussi.

AJAX

Ajax sort.

ACHILLE

— Que veulent dire ces gaillards-là ? Est-ce qu'ils ne reconnaissent pas Achille ?

655

PATROCLE

— Ils passent d'un air indifférent ; eux qui avaient l'habitude de se courber — devant Achille, de lui envoyer en avant leurs sourires, — et de venir à lui aussi humbles que s'ils approchaient — des saints autels !

ACHILLE

Ulysse s'avance les yeux fixés sur un papier.

ACHILLE

Voici Ulysse. Je vais interrompre sa lecture... — Eh bien, Ulysse !

ULYSSE

Eh bien, grand fils de Thétis ?

ACHILLE

— Que lisez-vous là ?

660

ULYSSE

Une lettre d'un étrange gaillard. — Il m'écrit que l'homme, quelque richement partagé qu'il soit, — quels que soient ses attributs extérieurs ou intérieurs, — ne peut se vanter d'avoir ce qu'il a, — et n'a le sentiment de ce qu'il possède, que par réflexion. — Ainsi ses vertus rayonnent leur chaleur sur d'autres — qui à leur tour la renvoient à celui — dont elle émane.

ACHILLE

Je crois bien cela, car ils ont passé près de moi — comme des avarés devant un mendiant, sans m'accorder — un mot ni un regard bienveillant. Quoi ! mes actions sont-elles donc oubliées ?

ACHILLE

Ma retraite — a pour elle de fortes raisons.

ULYSSE

Mais elle a contre elle — des raisons plus puissantes et plus héroïques. — Il est connu, Achille, que vous êtes amoureux — d'une des filles de Priam.

ACHILLE

Comment ! connu !

665

ULYSSE

﻿ De la sœur d'Hector, soit ! Achille est le vainqueur ;
﻿ Mais c'est le grand Ajax qui frappe Hector au cœur !

ULYSSE

— Adieu, Monseigneur ; je vous parle en ami ; — un fou glisse sur la glace que vous devriez rompre.

ULYSSE

Il sort.

PATROCLE

— Je vous ai souvent conseillé dans ce sens, Achille. Une femme devenue impudente et masculine — n'est pas plus honnie qu'un homme efféminé — dans un temps d'action. C'est moi qu'on accuse de tout ceci. On s' imagine que c'est mon peu de goût pour la guerre — et votre grande affection pour moi qui vous retiennent ainsi. — Cher, redressez-vous ; et le faible et voluptueux Cupidon — détachera de votre cou son amoureux collier, et comme une goutte d'eau secouée de la crinière du lion, — disparaîtra dans l'air impalpable.

ACHILLE

Est-ce qu'Ajax se battrait avec Hector ?

670

PATROCLE

— Oui, et, peut-être, en recueillerait-il grand honneur.

ACHILLE

— Je le vois, ma réputation est en péril ; — ma gloire est frappée au vif.

PATROCLE

Oh ! prenez-y donc garde. — Elles guérissent mal, les blessures qu'on se fait soi-même. — L'omission de ce qui est nécessaire — scelle le blanc-seing du danger, — et le danger, comme la fièvre, noirs atteint subtilement à l'instant même où nous sommes non-chalamment assis au soleil.

ACHILLE

— Va me chercher Thersite, mon doux Patrocle ; — j'enverrai le bouffon à Ajax pour le prier — d'inviter les chefs troyens à venir, après le combat, — nous voir ici sans armes. J'ai un caprice de femme, — un désir maladif — de voir le grand Hector dans ses habits de paix, — de causer avec lui, et de contempler son visage — à plein regard... Voici qui t'épargne une peine.

THERSITE

— Un prodige !

675

ACHILLE

Quoi donc ?

THERSITE

Ajax va et vient dans la plaine en se cherchant.

ACHILLE

Comment ça ?

THERSITE

Il doit avoir demain un combat singulier avec Hector, et l'héroïque raclée qu'il va recevoir le rend si prophétiquement fier, qu'il extravague sans rien dire.

ACHILLE

Est-il possible ?

680

ACHILLE

Il faut que tu sois mon ambassadeur auprès de lui, Thersite.

THERSITE

Qui, moi ? Mais il ne veut répondre à personne ; il fait profession de ne pas répondre ; parler est bon pour les gueux : lui, il porte sa langue à bras tendu. Je vais mimer sa personne ; que Patrocle me fasse les demandes ; vous allez voir la représentation d'Ajax.

ACHILLE

Parle-lui, Patrocle ; dis-lui que je demande humblement au vaillant Ajax d'inviter le très-valeureux Hector à venir désarmé dans ma tente, et de lui obtenir un sauf-conduit du magnanime, du très-illustre et six ou sept fois honorable capitaine général de l'armée grecque, Agamemnon, etc. Va.

PATROCLE

Que Jupiter bénisse le grand Ajax !

THERSITE

Humph !

685

PATROCLE

Je viens de la part du digne Achille...

THERSITE

Ha !

PATROCLE

Qui vous demande très-humblement d'inviter Hector à venir dans sa tente...

THERSITE

Humph !

PATROCLE

Et de lui obtenir un sauf-conduit d'Agamemnon.

690

THERSITE

Agamemnon ?

PATROCLE

Oui, monseigneur.

THERSITE

Ha !

PATROCLE

Que dites-vous à cela ?

THERSITE

Dieu soit avec vous ! de tout mon cœur !

695

PATROCLE

Votre réponse, seigneur ?

THERSITE

Si demain il fait beau, vers les onze heures, ça tournera d'un côté ou de l'autre ; en tout cas, il me paiera cher avant de m'avoir.

PATROCLE

Votre réponse, seigneur ?

THERSITE

Portez-vous bien ! De tout mon cœur !

ACHILLE

Bah ! il n'est pas à ce diapason-là, n'est-ce pas ?

700

THERSITE

Non ; mais il a perdu le diapason. Quelle musique il y aura en lui quand Hector lui aura fait sauter la cervelle, c'est ce que je ne sais pas ; mais je suis sûr qu'il n'y en aura pas, à moins que le ménestrier Apollo ne lui enlève les nerfs pour en faire les cordes de son violon.

ACHILLE

Allons, tu vas lui remettre une lettre tout de suite.

THERSITE

Faites-m'en porter une autre pour son cheval ; car des deux, c'est l'animal le plus capable.

ACHILLE

— Mon esprit est trouble comme une fontaine remuée, — et moi-même je n'en vois pas le fond. —

ACHILLE

Sortent Achille et Patrocle.

705

THERSITE

Je voudrais que la fontaine de ton esprit redevînt claire, j'y mènerais boire un âne ! J'aimerais mieux être l'acarus d'un mouton, qu'un si vaillant ignare !

THERSITE

Il sort.

THERSITE

‌

SCÈNE X

(Troie. Une rue.)

PÂRIS

— Oh ! voyez donc ! qui est là ?

DÉIPHOBÉ

C'est le seigneur Énée.

710

DIOMÈDE

— C'est aussi mon opinion... Salut, seigneur Énée.

PÂRIS

— Prenez cette main, Énée. C'est un vaillant Grec ! — Témoin votre langage, alors que — vous racontiez comment, toute une semaine, Diomède — vous avait hanté sur le champ de bataille.

ÉNÉE

Bonne santé à vous, vaillant sire, — tant que s'interposera la trêve pacifique ; — mais, quand je vous retrouverai sous les armes, à vous le plus sombre défi — que l'âme puisse concevoir ou le courage exécuter !

DIOMÈDE

— Diomède accepte l'un et l'autre souhait. — Notre sang est calme à présent ; tant qu'il le sera, bonne santé à toi ! — Mais, dès que le combat et l'occasion se rallieront, — par Jupiter, j'irai à la chasse de ta vie, — avec toute ma force, tout mon élan, toute mon adresse.

ÉNÉE

— Et tu chasseras un lion qui fuira — avec sa face sur toi... Pour le moment, en toute cordialité humaine, — sois le bienvenu à

715

Troie ! Oui, par la vie d'Anchise, — sois le bienvenu ! J'en jure par la main de Vénus, — nul homme vivant ne peut aimer — plus complètement l'être qu'il espère tuer.

DIOMÈDE

— Nous sympathisons... Jupiter ! laisse vivre Énée — durant mille révolutions de soleil, — si sa fin n'est pas une gloire destinée à mon épée ; — mais, si elle doit être l'honneur de ma vaillance, qu'il meure — avec une blessure à chaque jointure, et cela, dès demain !

ÉNÉE

— À présent nous nous connaissons bien.

DIOMÈDE

— Oui, et il nous tarde de nous connaître pire.

PÂRIS

— Voici l'accueil le plus hostilement cordial, l'affection la plus noblement haineuse, dont j'aie ouï parler.

PÂRIS

À Énée.

720

PÂRIS

— Quelle affaire avez-vous de si bon matin, messire ?

ÉNÉE

— Le roi m'a envoyé chercher. Pourquoi, je ne sais pas.

PÂRIS

— Vous rencontrez ses ordres en chemin. Il s'agit de conduire ce Grec — à la maison de Calchas, et là, de lui livrer — la belle Cressida en échange d'Anténor. — Accordez-nous votre compagnie, ou même, s'il vous plaît, courez là-bas en avant de nous. Je crois positivement, ou plutôt je suis parfaitement certain, — que mon frère Troylus loge là cette nuit. — Réveillez-le, et donnez-lui avis de notre visite — et de tout ce qui la détermine. J'ai peur — que nous ne soyons bien mal venus.

ÉNÉE

Pour cela, je vous l'assure. — Troylus aimerait mieux voir Troie emportée en Grèce — que Cressida emportée de Troie.

PÂRIS

On n'y peut rien. — Un caprice cruel du temps — l'a voulu ainsi. 725
Allez, seigneur, nous vous suivons.

ÉNÉE

Salut à tous !

ÉNÉE

Il s'éloigne.

DIOMÈDE

Tous les deux également. — Il mérite bien de l'avoir, lui qui vient la chercher, — sans prendre scrupule de ses souillures, — à travers cet enfer de peines et ce monde d'épreuves ; — et vous méritez aussi bien de la garder, vous qui, pour sa défense, — sans être rebuté par

le goût de son déshonneur, — faites un si coûteux sacrifice de trésors et d'amis. — Lui, comme un cocu larmoyant, il désire boire — la lie et le restant d'une liqueur fade et éventée ; — et vous, comme un libertin, vous vous plaisez — à engendrer vos héritiers dans des flancs éreintés. — À ne peser que vos deux mérites, l'un balance l'autre ; — mais lui, avec ce qu'il porte, il aurait le plus de poids pour une putain.

PÂRIS

— Vous êtes trop amer pour une compatriote.

DIOMÈDE

— C'est elle qui est amère à son pays. Écoutez-moi, Pâris. — Pour chaque goutte impure qu'il y a dans ses veines de prostituée, — la vie d'un Grec s'est éteinte ; pour chaque scrupule — que pèse sa charogne salie, — un Troyen a été tué ! Depuis qu'elle a pu parler, — elle n'a pas proféré autant de mots intelligibles — qu'il y a de Grecs et de Troyens morts pour elle. 730

PÂRIS

— Beau Diomède, vous faites comme les chalands, — vous dépréciez l'objet que vous désirez acheter ; — mais nous, nous maintenons sa valeur en silence : — nous ne voulons pas vanter ce que nous ne voulons pas vendre. — Voici notre chemin.

PÂRIS

Ils sortent.

PÂRIS

‌

SCÈNE XI

(Une cour devant la maison de Pandarus.)

TROYLUS

— Chère, ne vous dérangez pas ; la matinée est froide.

CRESSIDA

— Maintenant, mon doux seigneur, je vais appeler mon oncle ; —
il ouvrira les portes. 735

TROYLUS

Ne le dérangez pas, — Au lit ! au lit ! Que le sommeil tue ces jolis regards, — et donne à tes sens un calme aussi doux — qu'un sommeil d'enfant, vide de toute pensée.

CRESSIDA

Adieu, alors.

TROYLUS

— Je t'en prie, recouche-toi.

CRESSIDA

Est-ce que vous êtes fatigué de moi ?

TROYLUS

— Ô Cressida ! si le jour affairé, — éveillé par l'alouette, n'avait
pas fait lever les corneilles lascives, — si la nuit rêveuse consen- 740

tait à voiler nos joies plus longtemps, je — ne m'en irais pas de toi.

CRESSIDA

La nuit a été trop rapide.

CRESSIDA

— Je t'en prie, attends un peu... Vous autres hommes, vous ne voulez jamais attendre... — folle Cressida !... j'aurais pu résister encore, — et alors vous auriez bien attendu. — Écoutez, quelqu'un ! —

PANDARUS

Quoi ! toutes les portes sont donc ouvertes ici ?

TROYLUS

— C'est votre oncle.

CRESSIDA

— Peste soit de lui ! Il va recommencer ses plaisanteries. —
Quelle vie je vais avoir !

745

PANDARUS

Eh bien ! en bien ! où en sont les pucelages ? Vous voilà, ma vierge ! Où en est ma nièce Cressida ?

CRESSIDA

— Allez vous faire pendre, méchant oncle moqueur. — Vous m'entraînez à faire, et puis vous me narguez.

PANDARUS

À faire quoi ? à faire quoi ?... qu'elle dise quoi ! que l'ai-je entraînée à faire ?

CRESSIDA

— Allons, allons ; maudit cœur que vous êtes ! vous ne serez jamais sage — et vous ne permettrez pas aux autres de l'être.

PANDARUS

On frappe à la porte.

750

CRESSIDA

— Ne vous l'avais-je pas dit ? Je voudrais que ce fût sur sa tête qu'on cognât !

CRESSIDA

À Pandarus.

CRESSIDA

— Qui donc est à la porte ? bon oncle, allez voir.

CRESSIDA

À Troylus.

CRESSIDA

— Monseigneur, rentrez dans ma chambre ; — vous souriez d'un air moqueur, comme si j'avais une intention maligne.

755

TROYLUS

Hé ! hé !

CRESSIDA

— Vous vous trompez, allez, je ne pense pas à ça.

CRESSIDA

Les coups redoublent.

CRESSIDA

— Comme on frappe fort ! je vous en prie, rentrons ; — je ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous vît ici. —

CRESSIDA

Troilus et Cressida rentrent dans la maison. Les coups continuent.

760

PANDARUS

Qui est là ? Qu'y a-t-il ? Voulez-vous donc enfoncer la porte ? Eh bien ! qu'y a-t-il ?

PANDARUS

Entre Énée.

PANDARUS

— Bonjour, seigneur, bonjour.

PANDARUS

— Qui est là ? Monseigneur Énée ? Sur ma parole, — je ne vous reconnaissais pas. Quelle nouvelle apportez-vous de si bonne heure ?

ÉNÉE

— Est-ce que le prince Troylus n'est pas ici ?

765

PANDARUS

Ici ! que ferait-il ici ?

ÉNÉE

— Allons, il est ici, seigneur, ne le niez pas ; — il est fort important pour lui que je lui parle.

PANDARUS

Il est ici, dites-vous ? C'est plus que je n'en sais, je vous jure... Pour ma part, je suis rentré très-tard. Que ferait-il ici ?

ÉNÉE

Lui ! Rien... Allons, allons, vous lui faites du tort sans le savoir. En voulant lui être fidèle, vous le trahissez. Soit ! ne sachez rien de lui, mais allez toujours le chercher. Allez !

TROYLUS

— Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

770

ÉNÉE

— Monseigneur, j'ai à peine le temps de vous saluer, — tant mon message est pressé. Je précède de quelques pas — votre frère Pâris, Deiphobe, — le Grec Diomède et notre Anténor — qui nous est rendu ; en échange de celui-ci, il va falloir — que, sur l'heure, avant le premier sacrifice, — nous remettons entre les mains de Diomède — madame Cressida.

TROYLUS

La chose est ainsi décidée ?

ÉNÉE

— Par Priam et tout le conseil de Troie. — Les autres arrivent pour la mettre à exécution.

TROYLUS

— Comme mon triomphe se moque de moi !...

TROYLUS

Haut à Énée.

775

TROYLUS

— Je vais au-devant d'eux. Ah ! vous savez, seigneur Énée, — nous nous sommes rencontrés par hasard ; vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE

— C'est bon, monseigneur, c'est bon ; les secrets de la nature — ne sont pas plus taciturnes que moi. —

ÉNÉE

Troilus et Énée sortent.

PANDARUS

Est-il possible ? Perdue aussitôt que gagnée ! Que le diable emporte Anténor ! Le jeune prince en deviendra fou. Peste soit d'Anténor ! Je voudrais qu'on lui eût cassé le cou.

CRESSIDA

— Eh bien, que se passe-t-il ? Qui donc était ici ?

780

PANDARUS

Ah ! ah !

CRESSIDA

— Pourquoi soupirez-vous si profondément ? Où monseigneur est-il allé ? — Dites-moi, cher oncle, que se passe-t-il ?

PANDARUS

Je voudrais être aussi bas sous terre que je suis haut dessus.

CRESSIDA

Ô dieux ! que se passe-t-il ?

PANDARUS

Je t'en prie, rentre. Plût au ciel que tu ne fusses jamais née ! Je savais bien que tu serais sa mort. Oh ! pauvre seigneur ! Maudit Anténor !

785

CRESSIDA

Mon bon oncle, je vous en supplie à genoux, je vous en supplie,
que se passe-t-il ?

PANDARUS

Il faut que tu partes, fillette, il faut que tu partes. Tu es échangée
contre Anténor. Il faut que tu retournes à ton père et que tu quittes
Troilus. Ce sera sa mort ; ce sera sa ruine ; il ne pourra pas sup-
porter cela.

CRESSIDA

— Ô dieux immortels !... je ne m'en irai pas.

PANDARUS

Tu le dois.

CRESSIDA

— Je ne le veux pas, mon oncle. J'ai oublié mon père. — J'ignore
le sentiment de la famille. — Pas de parent, pas d'affection, pas
de sang, pas d'âme qui soit aussi proche de moi — que mon doux
Troilus !... Ô vous, dieux du ciel ! — faites du nom de Cressida la
couronne de la fausseté — si jamais elle abandonne Troilus ! 790
Temps, violence, et toi, mort ! — faites à ce corps tous les ou-
trages que vous voudrez ; — mais la base de mon amour est aussi
ferme et aussi puissante que le centre de la terre, — qui attire
tout à lui... Je vais rentrer et pleurer.

PANDARUS

Va, va.

CRESSIDA

— Et arracher mes beaux cheveux, et lacérer mes joues si vantées,
— et briser ma voix limpide avec des sanglots, et rompre mon cœur
— à crier : Troylus ! Je ne veux pas partir de Troie.

CRESSIDA

‌

SCÈNE XII

(Devant la maison de Pandarus.)

PÂRIS

— Il est grand jour ; et l'heure fixée — pour la remettre à ce vaillant
Grec — approche... Mon bon frère Troylus, — allez l'avertir de ce
qu'elle a à faire, — et pressez-la.

TROYLUS

Entrez dans la maison, — je vais l'amener immédiatement à ce
Grec ; — et, au moment où je la remettrai entre ses mains, — ne
voyez plus ici qu'un autel et dans votre frère Troylus — qu'un
prêtre qui offre en sacrifice son propre cœur.

795

TROYLUS

Il s'en va.

PÂRIS

— Je sais ce que c'est que l'amour, — et je voudrais le consoler
comme je le plains. — Veuillez entrer, Messeigneurs.

PÂRIS

Ils s'en vont.

PÂRIS

‌

SCÈNE XIII

(L'appartement de Cressida.)

PANDARUS

Modérez-vous ! modérez-vous !

800

PANDARUS

Le voici ! le voici ! le voici ! ce pauvre cher canard !

CRESSIDA

Ô Troylus ! Troylus !

PANDARUS

Les deux font la paire ! Que je vous embrasse aussi ! Ô cœur,
comme dit la belle chanson,

PANDARUS

﻿ Ô cœur, cœur accablé. ﻿ Pourquoi soupirez-tu
sans t'ouvrir ?

PANDARUS

À quoi la réponse :

805

PANDARUS

﻿ Parce que je ne puis soulager ma douleur ﻿ Par expansion ni par parole.

PANDARUS

Il n'y a jamais eu de rime plus vraie. Ne jetons rien au rebut, car un jour peut venir où nous avons besoin de vers pareils ; nous le voyons, nous le voyons... Eh bien, mes agneaux ?

TROYLUS

— Cressida ! je t'aime d'une ardeur si pure, — que les dieux bienheureux, furieux de voir ma passion — plus fervente que la dévotion que — de froides lèvres jettent à leur divinité, t'enlèvent à moi.

CRESSIDA

— Les dieux ont donc de l'envie ?

PANDARUS

— Oui, oui, oui, oui ! La preuve est trop évidente.

810

CRESSIDA

— Et est-il vrai qu'il faut que je quitte Troie ?

TROYLUS

— C'est l'horrible vérité.

CRESSIDA

Quoi ! et Troylus aussi ?

TROYLUS

— Troie et Troylus.

CRESSIDA

Est-il possible ?

815

TROYLUS

— Et tout de suite. Le sort cruel — se refuse à nos adieux ; il précipite brusquement — tous les délais, il dérobe brutalement à nos lèvres — les récidives, il empêche violemment — nos étreintes de se fermer, il étrangle nos tendres vœux — aussitôt qu'ils naissent de notre souffle haletant ! — Nous deux qui au prix de tant de soupirs — nous sommes acquis l'un l'autre, il faut que nous nous reven-
dions misérablement — au prix d'un triste murmure qu'on nous accorde à peine. — Le temps injurieux, avec la hâte d'un larron, — empile, on ne sait comment, les richesses qu'il nous vole. — Ces adieux, nombreux comme les astres au ciel, — que devait sceller un baiser à chaque palpitation, — il les entasse dans un vague adieu, — et il nous rationne à un seul baiser famélique — qui a le goût amer des larmes !

ÉNÉE

Monseigneur, la dame est-elle prête ?

TROYLUS

Écoutez ! on vous appelle. On dit que le Génie — crie ainsi : Viens !
à celui qui doit vite mourir... —

TROYLUS

À Pandarus.

TROYLUS

— Dites-leur de prendre patience, elle va venir tout à l'heure. — 820

PANDARUS

Où sont mes larmes ? Il faut de la pluie pour abattre cet orage-là,
ou mon cœur va être déraciné.

PANDARUS

Pandarus sort.

CRESSIDA

— Il faut donc que j'aïlle auprès des Grecs ?

TROYLUS

Pas de remède.

CRESSIDA

— La triste Cressida au milieu des joyeux Grecs !... — Quand
nous reverrons-nous ? 825

TROYLUS

— Écoute-moi, mon amour. Sois-moi fidèle de cœur...

CRESSIDA

— Moi fidèle ! comment ! quel est ce vilain soupçon ?

TROYLUS

— Ah ! ménageons les gronderies, — car c'est le moment de la séparation. — Je ne te dis pas : Sois fidèle, comme si je doutais de toi ; — car je jetterais mon gant à la Mort elle-même, — pour soutenir que mon cœur est immaculé ; — si je t'ai dit : Sois fidèle, c'était pour conclure — par une promesse : Sois fidèle, — et j'irai te voir.

CRESSIDA

— Oh ! vous vous exposez, monseigneur, à des dangers — aussi infinis qu'imminents ! Mais je serai fidèle.

TROYLUS

— Eh bien, je me ferai l'ami du danger... Porte cette manchette. 830

CRESSIDA

— Et vous, ce gant. Quand vous reverrai-je ?

TROYLUS

— Je corromprai les sentinelles grecques, — pour te faire visite chaque nuit. — Mais sois fidèle.

CRESSIDA

Ô ciel ! encore : sois fidèle !

TROYLUS

— Écoute bien pourquoi je dis cela, amour. — Les jeunes Grecs sont pleins de qualités ; — leur amabilité se compose de talents naturels. — enflés et rehaussés par les arts et par l'éducation. — Quelle impression peuvent te faire la nouveauté et le charme de leurs personnes, — c'est une question, hélas ! qu'une sorte de pressentiment jaloux —

(appelle-le, je te prie, une vertueuse erreur)

TROYLUS

— rend inquiétante pour moi.

835

CRESSIDA

Ô ciel ! vous ne m'aimez pas !

TROYLUS

— Qu'alors je meure scélérat ! — Ce que je mets en doute, ce n'est pas tant ta foi — que mon mérite. Moi, je ne sais pas chanter, — je ne sais pas enlever la volte à coups de talon, ni emmieller la conversation, — ni jouer à des jeux subtils ; autant de belles sciences — où les Grecs ont le plus de goût et de capacité. — Mais je puis vous dire que chacune de ces grâces — recèle un démon si-lencieux et insinuant — qui est habile aux tentations : ah ! ne te laisse pas tenter !

CRESSIDA

— Croyez-vous que je le veuille ?

TROYLUS

Non ; mais on peut faire ce qu'on ne veut pas — et parfois nous sommes des démons pour nous-mêmes, — quand nous tentons la fragilité de nos forces, — en présumant trop de leur changeant pouvoir.

ÉNÉE

— Eh bien, mon bon seigneur ?

840

TROYLUS

Allons, un baiser, et séparons-nous !

PÂRIS

Frère ! Troylus !

TROYLUS

Entrez, cher frère, — et amenez Énée et ce Grec avec vous.

CRESSIDA

— Monseigneur, serez-vous fidèle !

TROYLUS

— Qui ? moi ? hélas ? voilà mon vice, mon défaut, — Tandis que d'autres peuvent, à force d'astuce, pêcher une grande renommée,⁸⁴⁵
— moi, à force de sincérité, je n'attrape qu'une pure estime ! —

Tandis que d'autres dorent avec art leur couronne de cuivre, — moi, avec franchise et simplicité, je porte la mienne toute nue. — Ne doute pas de ma fidélité ; la devise de mon caractère : — c'est simplicité et bonne foi . Voilà toute sa morale.

TROYLUS

— Soyez le bienvenu, messire Diomède ! Voici la dame — que nous vous remettons en échange d'Anténor. — C'est à la porte de la ville, seigneur, que je la laisserai entre vos mains ; — en route, je vous révélerai ce qu'elle est. — Traitez-la noblement, et, sur mon âme, beau Grec, — si jamais tu te trouves à la merci de mon épée, — nomme seulement Cressida, et ta vie sera en sûreté, — comme Priam dans Ilion.

TROYLUS

— Grec, tu n'en uses pas envers moi avec courtoisie — en humiliant le zèle de ma prière — sous l'éloge de Cressida. Sache-le, seigneur grec, — elle est aussi supérieure à tes louanges — que tu es indigne d'être son serviteur en titre. — Je te somme de la bien traiter, en raison de ma sommation même ; — car, par le redoutable Pluton, je jure que, si tu y manques, — le colosse Achille aurait beau te défendre, — je te couperai la gorge.

DIOMÈDE

Oh ! ne vous émouvez pas, prince Troylus ; — laissez-moi le privilège que me donnent mon titre et mon message — de parler librement. Quand je serai hors d'ici, — je n'aurai de compte à rendre qu'à mes désirs. Apprenez, vous aussi, seigneur, — que je ne ferai rien par ordre. C'est à son propre mérite — qu'elle devra mes hommages ; mais chaque fois que vous direz : Faites ! — je répondrai sous l'inspiration de l'honneur : Non !

TROYLUS

— Allons ! aux portes... Sache-le, Diomède, — cette bravade te forcera souvent à cacher ta tête. — Madame, donnez-moi votre main ; et tout en marchant, — nous nous confierons ce que nous avons à nous dire.

TROYLUS

Troilus et Cressida sortent, suivis de Diomède. On entend une fanfare. 850

PÂRIS

Écoutez, la trompette d'Hector !

ÉNÉE

À quoi avons-nous passé la matinée ! — Le prince doit me trouver bien lent et bien inexact, — moi qui avais juré d'être à cheval avant lui.

PÂRIS

— C'est la faute de Troilus. Allons, allons, accompagnons-le dans la plaine.

DEIPHOBUS

Vite en marche !

ÉNÉE

— Oui, avec l'ardeur allègre d'un fiancé, — empressons-nous de rejoindre Hector. — La gloire de notre Troie dépend aujourd'hui 855
— de sa pure valeur et de sa seule chevalerie.

ÉNÉE

Ils sortent.

ÉNÉE

‌

SCÈNE XIV

(Un champ clos entre Troie et le camp grec.)

AGAMEMNON

— Te voilà au rendez-vous, frais et dispos, — avant l'heure. Maintenant, que ton courage donne l'éveil ! — et envoie à Troie l'éclatant signal de ta trompette, — redoutable Ajax ; de sorte que l'air épouvané — aille frapper l'oreille de ton grand adversaire — et le hèle ici.

AJAX

La trompette sonne.

ULYSSE

— Aucune trompette ne répond.

860

ACHILLE

Il est encore de bonne heure.

AGAMEMNON

— N'est-ce pas Diomède que je vois là-bas, avec la fille de Calchas ?

ULYSSE

— C'est lui-même, je reconnais son allure. — Il approche sur la pointe du pied ; son ardeur, — dans son aspiration, l'enlève de terre.

AGAMEMNON

— Est-ce là la dame Cressida ?

DIOMÈDE

Elle-même.

865

AGAMEMNON

— Recevez des Grecs la plus tendre bienvenue, charmante dame.

AGAMEMNON

Il l'embrasse.

NESTOR

— Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE

— Pourtant la gracieuseté n'est que particulière : — mieux vaudrait qu'elle fut baisée vraiment en général.

NESTOR

— Le conseil est fort courtois : je vais commencer. — Voilà pour Nestor.

870

NESTOR

Il embrasse Cressida.

ACHILLE

— Je vais chasser cet hiver-là de vos lèvres, belle dame : — Achille vous souhaite la bienvenue.

ACHILLE

Il l'embrasse.

MÉNÉLAS

J'avais jadis un bon motif à baisers.

PATROCLE

— Ce n'est pas un motif pour que vous baisiez aujourd'hui. — Comme moi, en ce moment, l'intrus Pâris a eu la hardiesse — de ⁸⁷⁵ vous séparer de votre motif.

PATROCLE

Il embrasse Cressida.

ULYSSE

— Ô mortel dépit, cause de toutes nos misères ! — Car, si nous perdons nos têtes, c'est pour dorer ses cornes !

PATROCLE

— J'ai commencé par le baiser de Ménélas ; voici le mien : c'est Patrocle qui vous baise.

PATROCLE

Il l’embrasse.

MÉNÉLAS

Oh ! que c’est joli !

880

PATROCLE

— Pâris et moi, nous baisons toujours pour lui.

MÉNÉLAS

— Je veux mon baiser, Monsieur...

MÉNÉLAS

Se rapprochant de Cressida.

MÉNÉLAS

Madame, avec votre permission...

CRESSIDA

— Quand vous baisez, donnez-vous ou recevez-vous ?

885

MÉNÉLAS

— Je prends et je donne.

MÉNÉLAS

— Je vous donnerai du surplus, je vous donnerai trois baisers pour un.

CRESSIDA

— Vous ne ferez jamais qu'un appoint. Je veux recevoir mon compte ou rien.

MÉNÉLAS

— Je ne fais qu'un appoint, dites-vous ? Tout homme ne fait qu'un appoint.

CRESSIDA

— Non, Pâris a fait mieux qu'un appoint ; car, vous savez, — c'est
lui qui a réglé tout votre compte. 890

MÉNÉLAS

— Vous me donnez des chiquenaudes sur le front.

CRESSIDA

Non, je vous jure.

ULYSSE

— La partie ne serait pas égale. Votre ongle contre ses cornes !... —
Puis-je, charmante dame, vous demander un baiser ?

CRESSIDA

— Vous le pouvez.

ULYSSE

Je l'implore. 895

CRESSIDA

Eh bien, demandez toujours.

ULYSSE

— Eh bien, pour l’amour de Vénus, donnez-moi un baiser, — quand Hélène sera redevenue vierge et femme de Ménélas.

CRESSIDA

— Je suis votre débitrice ; réclamez la chose quand elle sera due.

ULYSSE

— Votre baiser est à échéance, et mon jour est Jamais !

DIOMÈDE

— Madame, un mot... Je vais vous mener à votre père.

900

DIOMÈDE

Diomède emmène Cressida.

NESTOR

— Voilà une femme qui a l’esprit vif.

ULYSSE

Fi d’elle ! Fi ! — Ses yeux, sa bouche, ses lèvres ont un langage ; — jusqu’à ses pieds qui parlent ! Ses esprits voluptueux se révèlent — à chaque geste, à chaque mouvement de son corps. — Oh ! ces impudentes, à la langue déliée, — qui provoquent la familiarité avant qu’elle s’offre, — et qui ouvrent toutes grandes les tablettes de leurs

pensées — au premier lecteur qui les manie ! Regardez-les —
comme les sales dépouilles de l'occasion, — comme les filles de la
jouissance !

ULYSSE

On entend une fanfare.

Tous

— La trompette des Troyens !

905

AGAMEMNON

Voilà leur troupe qui vient.

AGAMEMNON

Que désire Hector ?

ÉNÉE

— Peu lui importe ; il obéira à vos conditions.

ACHILLE

Cette offre est digne d'Hector ; mais elle est présomptueuse, —
quelque peu fière, et fort dédaigneuse — pour le chevalier adver-
saire.

ÉNÉE

Si votre nom n'est pas Achille, seigneur, — quel est-il ?

910

ACHILLE

S'il n'est pas Achille, il n'est pas.

ÉNÉE

— Votre nom est donc Achille ; mais, quel qu’il soit, sachez ceci : — la valeur et l’orgueil atteignent, dans Hector, — les deux extrêmes, l’une du grand, l’autre du petit ; — l’une est presque infinie, — l’autre presque nul. Examinez-le bien : — ce qui ressemble à de l’orgueil en lui n’est que courtoisie. — Cet Ajax est à moitié formé du sang d’Hector ; — par égard pour lui, Hector est à moitié resté à Troie ; — c’est seulement une moitié d’Hector, — une moitié de son courage, une moitié de sa vigueur que trouvera devant lui — ce chevalier hybride, à moitié Troyen et à moitié Grec.

ACHILLE

— Ce sera donc une bataille de demoiselles ? Oh ! je vous comprends.

AGAMEMNON

Ajax et Hector entrent dans la lice.

ULYSSE

— Les voilà déjà face à face.

915

AGAMEMNON

— Quel est ce Troyen qui a l’air si accablé ?

ULYSSE

— C’est le plus jeune fils de Priam : un vrai chevalier, — pas encore mûr, mais déjà sans égal ; ferme de langage, — éloquent en action et inactif en parole ; — difficile à provoquer, mais une fois provoqué, difficile à calmer ; — ouvrant généreusement son cœur et sa

main ; — donnant ce qu'il a ; montrant ce qu'il pense ; — mais ne donnant pas sans que le discernement guide sa bienfaisance, — et n'honorant jamais d'une expression une pensée qui en est indigne ; — aussi brave qu'Hector, mais plus dangereux, — car Hector peut, quand sa fureur étincelle, céder à — de tendres sentiments, mais lui, dans la chaleur de l'action, — il est plus vindicatif que l'amour jaloux. — On l'appelle Troylus, et sur lui Troie fonde — une seconde espérance, aussi solidement que sur Hector. — C'est ce que dit Énée, lui qui connaît le jeune homme — à fond, et qui en confiance — me l'a peint ainsi dans le palais d'Ilion.

ULYSSE

Fanfare. Hector et Ajax combattent.

AGAMEMNON

— Ils sont aux prises.

NESTOR

— Allons, Ajax, tiens ferme.

920

TROYLUS

Hector, tu dors ; — réveille-toi.

AGAMEMNON

Ses coups sont bien ajustés... Là, Ajax !

DIOMÈDE

— C'est assez !

ÉNÉE

Princes, arrêtez, s'il vous plaît !

AJAX

— Je n'ai pas encore chaud, recommençons.

925

DIOMÈDE

— Comme Hector voudra.

HECTOR

Eh bien, je veux en rester là.

HECTOR

À Ajax.

HECTOR

— Noble seigneur, tu es fils de la sœur de mon père, — et cousin-germain des enfants du grand Priam. — Les liens du sang empêchent — entre nous deux toute émulation sanglante. — Si tu étais ainsi mêlé de race grecque et de race troyenne — que tu pusses dire : « Grecque est cette main, — et troyenne celle-ci ; dans cette jambe les nerfs — sont grecs, et celle-ci est toute de Troie ; le sang de ma mère — coule dans ma joue droite, et ma joue gauche — contient celui de mon père ; » alors, par Jupiter omnipotent, — je jure que tu ne remporterais pas un membre grec — où mon épée n'eût pas laissé la marque — de notre haine acharnée. Mais les dieux justes ne veulent pas — qu'une seule goutte du sang que tu tiens de ta mère, — de ma tante sacrée, soit répandue — par mon épée homicide ! Laisse-moi t'embrasser, Ajax. — Par le dieu ton-

nant, tu as des bras vigoureux, — et c'est ainsi qu'Hector veut les sentir sur lui. — Cousin, honneur à toi !

HECTOR

Ils s'embrassent.

930

HECTOR

Non, l'admirable Néoptolème — dont la gloire désigne le brillant cimier en criant : Oh ! oui ! — le voici ! ne pourrait pas lui-même se flatter — d'arracher à Hector un surcroît d'honneur.

ÉNÉE

— On demande des deux côtés — ce que vous voulez faire.

HECTOR

Nous répondons : — L'issue du combat est un embrassement...
Ajax, adieu !

AJAX

— Si je pouvais espérer le succès d'une prière — dont j'aurai rarement l'occasion, j'inviterais — mon illustre cousin à venir dans nos tentes grecques.

DIOMÈDE

— C'est le désir d'Agamemnon, et il tarde au grand Achille de voir le vaillant Hector désarmé.

935

HECTOR

— Énée, appelez ici mon frère Troylus — et annoncez cette affectueuse entrevue — aux Troyens qui nous attendent ; priez-les de rentrer.

HECTOR

À Ajax.

HECTOR

Donne — moi ta main, cousin ; — je veux me mettre à table avec toi, et voir les chevaliers grecs.

AJAX

— Voici le grand Agamemnon qui vient à nous.

HECTOR

— Nomme-moi un à un les plus vaillants d'entre eux ; — quant à Achille, mes yeux investigateurs — le reconnaîtront à sa haute et ⁹⁴⁰ majestueuse prestance.

AGAMEMNON

— Digne guerrier, sois le bienvenu autant que peut être — un ennemi comme toi pour qui voudrait s'en débarrasser. — Mais ce que je dis n'est pas hospitalier. Je m'explique plus clairement. — Que pour nous l'avenir reste couvert de son écorce, — et le passé, du fumier informe de l'oubli ! — Au moment présent, c'est la bonne foi et la cordialité, — dégagées de tout faux subterfuge, — qui se présentent à toi dans leur intégrité divine — et, te parlant du cœur de mon cœur, disent : « Sois le bienvenu, grand Hector ! »

HECTOR

— Je te remercie, très-auguste Agamemnon.

AGAMEMNON

— Illustre seigneur Troyen, je vous en dis autant.

MÉNÉLAS

— Laissez-moi confirmer l'accueil du prince mon frère. — Couple martial de frères, soyez ici les bienvenus.

HECTOR

— À qui devons-nous répondre ?

945

ÉNÉE

Au noble Ménélas.

HECTOR

— Quoi, c'est vous ; monseigneur ! Par le gantelet de Mars, merci !
— Ne riez pas de ce serment inusité : — votre ex-femme ne jure que par le gant de Vénus ! — Elle va bien, mais elle ne m'a pas dit de la rappeler à vous.

MÉNÉLAS

— Ne la nommez plus, seigneur ; c'est pour moi un souvenir mortel.

HECTOR

Oh ! pardon ! je vous offense.

NESTOR

— Je t’ai souvent vu, vaillant Troyen, — travaillant pour la destinée, faire une trouée cruelle — à travers les rangs de la jeunesse grecque ; je t’ai vu, — aussi ardent que Persée, éperonner ton destrier phrygien, — et, dédaignant les prises qui s’offraient, — suspendre en l’air ton épée haute pour l’empêcher de tomber sur les tombés ; — si bien que je disais à ceux qui m’entouraient : 950

NESTOR

﻿ Voyez ! c’est Jupiter distribuant la vie !

NESTOR

— Et souvent je t’ai vu faire une pause et reprendre haleine — au milieu d’un cercle de Grecs, — comme un lutteur olympique. Voilà ce que j’ai vu ; — mais ton visage, toujours enfermé dans l’acier, — c’est la première fois que je le vois. J’ai connu ton grand-père, — et une fois je me suis battu avec lui : c’était un bon soldat ; mais, par le grand Mars, notre capitaine à tous — ne te valait pas. Per mets qu’un vieillard t’embrasse. — Digne guerrier, sois le bienvenu dans nos tentes.

ÉNÉE

C’est le vieux Nestor.

HECTOR

— Que je t’embrasse, vénérable chronique — qui si longtemps as marché la main dans la main avec le temps ! — Très-auguste Nestor, je suis heureux de cette étreinte.

NESTOR

— Je voudrais que mes bras pussent jouter avec les tiens dans le combat — aussi bien que dans la courtoisie. 955

HECTOR

— Je le voudrais aussi.

NESTOR

Ah ! — par cette barbe blanche, je me battrais avec toi dès demain.
— Allons, bienvenu ! bienvenu ! j'ai fait mon temps.

ULYSSE

— Je m'étonne que cette cité là-bas soit encore debout, — quand nous avons ici sa base et sa colonne.

HECTOR

— Je reconnais bien votre mine, seigneur Ulysse. — Ah ! messire, il est mort bien des Grecs et des Troyens — depuis que pour la première fois je vous ai vus, vous et Diomède, — en ambassade dans Ilion.

ULYSSE

— Seigneur, je vous prédis alors ce qui arriverait. — Ma prophétie n'est encore qu'à moitié chemin. — Car ces murs là-bas, qui font à votre ville ce front insolent, — ces tours, dont le sommet impudent caresse les nuages, — doivent inévitablement baiser leurs propres pieds. 960

HECTOR

Rien ne m'oblige à vous croire. — Nos remparts sont encore debout ; et je pense modestement — que la chute de chaque pierre phrygienne coûtera — une goutte de sang grec. C'est la fin qui couronne tout ; — et c'est ce vieil arbitre ordinaire, le Temps, qui doit un jour finir l'affaire.

ULYSSE

Aussi, laissons-la-lui. — Très-noble et très-vaillant Hector, soyez le bienvenu. — Après le général, daignez m'honorer — de votre seconde visite en étant mon convive.

HECTOR

Serait-ce Achille ?

ACHILLE

— Je suis Achille.

HECTOR

— Tiens-toi droit, je te prie, que je te voie.

965

ACHILLE

— Considère-moi à plein regard.

HECTOR

Bon ! c'est déjà fait.

ACHILLE

— Tu es trop bref ; je veux une seconde fois, — te contempler membre à membre, comme si je voulais t’acheter.

HECTOR

— Oh ! tu vas me parcourir comme un livre amusant ; — mais il y a en moi plus que tu ne peux comprendre. — Pourquoi m’obsèdes-tu ainsi de ton regard ?

ACHILLE

— Dites-moi, ô cieux, dans quelle partie de son corps — je le tuerai ! si c’est là, ou là, ou là ! — que je puisse désigner le siège de la plaie — et indiquer la brèche même par où — s’envolera la grande âme d’Hector ! Répondez-moi, cieux. 970

HECTOR

— Les dieux bienheureux se feraient tort, homme fier, — s’ils répondaient à ta question. Redresse-toi donc. — Crois-tu m’ôter la vie si plaisamment — que tu puisses par une minutieuse conjecture prédire, — où tu me frapperas ?

ACHILLE

Je te dis oui.

HECTOR

— Tu serais un oracle et tu me dirais cela, — que je ne te croirais pas. Désormais, tiens-toi bien sur tes gardes ; car moi, je ne te tuerai pas là, ni là, ni là, — mais, par l’enclume où fut forgé le casque de Mars, — je te tuerai partout, oui, encore et encore !... — Vous

autres, sages Grecs, pardonnez-moi cette bravade ; — c'est son insolence qui arrache la sottise de mes lèvres ; mais je tâcherai de mettre mes actes d'accord avec ces paroles, — ou puissé-je ne jamais...

AJAX

Ne t'échauffe pas, cousin. — Et vous, Achille, laissez là ces menaces — jusqu'à ce que le hasard ou la volonté vous mette aux prises. — Vous pouvez tous les jours avoir d'Hector à satiété, — si vous avez de l'appétit ; mais j'ai peur que le conseil des Grecs lui-même — ne vous puisse décider qu'avec peine à vous mesurer avec lui.

HECTOR

— Que nous vous voyions sur le champ de bataille, je vous en prie ! — Nous avons fait la petite guerre, depuis que vous vous retirez — de la cause des Grecs. 975

ACHILLE

Tu m'en pries, Hector ! — Eh bien, demain j'irai à ta rencontre, terrible comme la mort. — Ce soir, soyons tous amis.

HECTOR

Ta main pour conclure l'engagement !

AGAMEMNON

— Vous tous, pairs de Grèce, venez d'abord à ma tente ; — là vous serez tous mes convives ; — ensuite, selon que vos largesses et les loisirs d'Hector — vous le permettront, vous le traiterez chacun à votre tour. — Battez, tambours ; sonnez, trompettes, — que ce grand soldat se sache le bienvenu !

AGAMEMNON

Fanfares. Tous sortent, excepté Troylus et Ulysse.

TROYLUS

— Monseigneur Ulysse, dites-moi, je vous conjure, — dans quel
endroit du camp loge Calchas ? 980

ULYSSE

— Dans la tente de Ménélas, très-princier Troylus. — C'est là que
Diomède soupe avec lui ce soir ; — Diomède qui ne voit plus ni le
ciel ni la terre — et qui fixe toute l'attention, toute l'extase de son
amoureux regard — sur la belle Cressida.

ULYSSE

TROYLUS,.

ULYSSE

— Je vous serais bien obligé, si, — au sortir de la tente
d'Agamemnon, — vous me meniez là.

ULYSSE

Je serai à vos ordres, seigneur. — Ayez, à votre tour, la bonté de me
dire quelle réputation avait — à Troie cette Cressida. N'y a-t-elle
pas eu un amant — qui se désole de son absence ?

TROYLUS

— Ah ! seigneur, ceux qui font parade de leurs cicatrices — ne
méritent que moquerie. Venez-vous, messire ? — Elle était aimée, ⁹⁸⁵
et elle aimait ; elle est aimée, et elle aime. — Mais, vous le savez,

l'amour le plus exquis n'est qu'une bouchée pour la dent de la fortune.

TROYLUS

Ils sortent.

TROYLUS

‌

SCÈNE XV

(Devant la tente d'Achille.)

ACHILLE

— Je vais lui échauffer le sang ce soir avec du vin grec, — et le lui refroidir demain avec mon cimeterre. — Patrocle, fêtons-le grandement.

PATROCLE

— Voici Thersite qui vient.

ACHILLE

Te voilà, abcès d'envie ? — Épaisse fournée de la nature, quelles nouvelles ? —

990

THERSITE

Eh bien, portrait de ce que tu parais être, idole des adorateurs d'idiots, voici une lettre pour toi.

THERSITE

Il lui remet un papier.

ACHILLE

D'où vient-elle, fragment ?

THERSITE

Eh bien, de Troie, beau plat de folie.

THERSITE

Achille lit la lettre que Thersite lui a remise.

995

PATROCLE

Sais-tu qui est dans la tente ?

THERSITE

Le patient dont la plaie attend la trousse du chirurgien.

PATROCLE

Bien dit, Contradiction : et à quoi bon ce jeu de mots ?

THERSITE

Je t'en prie, tais-toi, marmouset ; je ne gagne rien à te parler. Tu passes pour le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE

Varlet mâle, chenapan ! qu'est-ce à dire ?

1000

PATROCLE

Ah çà ! infernale boîte d'envie, qu'as-tu à maudire ainsi ?

THERSITE

Est-ce que je te maudis ?

PATROCLE

Eh bien ! non, barrique qui fuit ! informe portée de putain, non !

THERSITE

Non ? pourquoi alors es-tu si exaspéré, mauvais écheveau de soie écrue, abat-jour de taffetas vert pour yeux malades, gland de la bourse d'un prodigue ? Ah ! comme le pauvre monde est empesté par ces mouches d'eau, par ces infusoires de la nature !

PATROCLE

Hors d'ici, fiel !

1005

THERSITE

Pie dans l'œuf !

ACHILLE

— Mon doux Patrocle, je dois renoncer tout à fait — à mon grand projet de bataille pour demain. — Voici une lettre de la reine Hécube — et un mot de sa fille, ma bien-aimée ; — toutes deux me somment et me pressent de tenir — le serment que j'ai fait. Je ne veux pas le violer. — Tombez, Grecs ! succombe, renommée ! honneur, va-t'en ou reste ! — Mon vœu suprême est ici, c'est à lui que j'obéis. — Viens, viens, Thersite, aide-moi à arranger ma tente. —

Cette nuit doit se passer tout entière à banqueter. — Allons, Patrocle. —

ACHILLE

Achille et Patrocle disparaissent dans la tente. Il fait nuit. La tente d'Achille s'illumine.

THERSITE

Avec trop de sang et trop peu de cervelle, ces deux-là pourraient bien devenir fous ; mais si jamais ils le deviennent par trop de cervelle et trop peu de sang, je veux me faire médecin de fous... Voilà Agamemnon, un gaillard assez honnête, un amateur de cailles, mais il n'a pas autant de cervelle que de cire dans l'oreille. Et son frère le taureau ! ce splendide Jupiter en métamorphose, cette statue primitive, ce buste sinueux de cocu, cette corne à soulier prospère toujours pendue par une chaîne à la jambe d'Agamemnon !... en quelle forme équivalente l'esprit lardé de malice et la malice bourrée d'esprit pourraient-ils le changer ? En âne ? non : il est à la fois âne et bœuf. En bœuf ? non : il est à la fois bœuf et âne. Être chien, mule, chat, putois, crapaud, lézard, hibou, bécasse ou hareng sans œuf, peu m'importerait, mais être Ménélas !... je m'insurgerais plutôt contre la destinée ! Ne demandez pas ce que je voudrais être, si je n'étais pas Thersite ; car je consens à être le pou d'un teigneux pour ne pas être Ménélas... Ohé ! Voici des esprits et leurs flammes !

THERSITE

Il se tient à l'écart.

1010

AGAMEMNON

— Nous faisons fausse route, nous faisons fausse route.

AJAX

Non, c'est là-bas ; là, où vous voyez les lumières.

HECTOR

Comme je vous dérange !

AJAX

— Non, pas du tout.

ULYSSE

Le voici qui vient lui-même vous guider.

1015

ACHILLE

— Bienvenu, brave Hector ! bienvenus tous, princes !

AGAMEMNON

— Sur ce, beau prince de Troie, je vous dis bonsoir. — Ajax commandera l'escorte qui vous accompagne.

HECTOR

— Merci et bonsoir au général des Grecs.

MÉNÉLAS

— Bonsoir, monseigneur.

HECTOR

Bonsoir, suave seigneur Ménélas.

1020

THERSITE

— Suave Ménélas, dit-il ! Oui, suaves latrines ! suave cloaque !
suave égout !

ACHILLE

— Bonsoir à ceux qui s'en vont, en même temps que bienvenue — à
ceux qui restent.

AGAMEMNON

Bonsoir.

AGAMEMNON

Ménélas et Agamemnon s'en vont.

ACHILLE

— Le vieux Nestor reste ; restez aussi, Diomède, — et tenez com-
pagnie à Hector une heure ou deux. 1025

DIOMÈDE

— Je ne puis, seigneur ; j'ai une affaire importante — qui me ré-
clame en ce moment. Bonsoir, grand Hector.

HECTOR

— Donnez-moi votre main.

ULYSSE

Suivez sa torche ; il va — à la tente de Calchas, je vous accompa-
gnerai.

TROYLUS

— Cher seigneur, vous me ferez honneur.

HECTOR

Et sur ce, bonsoir.

1030

HECTOR

Diomède sort, suivi par Ulysse et par Troylus.

ACHILLE

— Allons, allons, entrons dans ma tente. —

ACHILLE

Achille, Hector, Ajax et Nestor entrent dans la tente.

THERSITE

Ce Diomède est un cœur faux, un coquin, un drôle fort déshon-
nête : je ne me confierais pas plus à lui quand il sourit qu'à un ser-
pent quand il siffle. Il fera grand bruit et force promesse, comme un
mauvais limier ; mais quand il accomplira ce qu'il annonce, les as-
tronomes pourront bien prédire quelque prodige, quelque change-
ment prochain : le soleil empruntera sa lumière à la lune quand
Diomède tiendra parole. J'aime mieux renoncer à voir Hector qu'à
perdre sa piste. On dit qu'il entretient une catin troyenne, et qu'il
emploie la tente du traître Calchas. Courons après lui... Partout la
luxure ! rien que des paillards !

THERSITE

Il sort.

1035

THERSITE

‌

SCÈNE XVI

(Devant la tente de Calchas.)

DIOMÈDE

— Est-on debout ici ? Holà, parlez.

CALCHAS

— Qui appelle ?

DIOMÈDE

— Diomède... C'est Calchas, je crois... Où est votre fille ?

CALCHAS

— Elle vient à vous.

1040

ULYSSE

— Mettons-nous de façon que la torche ne puisse nous éclairer.

TROYLUS

— Cressida vient à lui !

DIOMÈDE

Eh bien, ma protégée ?

CRESSIDA

— Eh bien, mon doux gardien ?... Écoutez ! un mot.

CRESSIDA

Elle lui parle à voix basse.

1045

TROYLUS

— Quoi, si familière !

ULYSSE

— Elle vous déchiffre un homme à première vue.

THERSITE

Et tout homme peut la déchiffrer, pour peu qu'il sache trouver la clef ; c'est une fille notée.

DIOMÈDE

— Voulez-vous vous souvenir ?

CRESSIDA

Me souvenir ? oui.

1050

DIOMÈDE

Eh bien, alors faites, — et que vos sentiments s'accordent avec vos paroles !

TROYLUS

— De quoi donc doit-elle se souvenir ?

ULYSSE

Chut !

CRESSIDA

— Grec mielleux et doux, ne me poussez pas davantage à une folie.

THERSITE

Coquinerie !

1055

DIOMÈDE

— Eh bien, donc...

CRESSIDA

Que je vous dise quelque chose !

DIOMÈDE

— Bah ! bah ! niaiseries que tout cela !... Vous êtes une parjure.

CRESSIDA

— Sur ma foi, je ne puis. Que voulez-vous que je fasse !

THERSITE

Un tour de main pour ouvrir ton secret.

1060

DIOMÈDE

— Qu'avez-vous juré de m'accorder ?

CRESSIDA

— Je t'en prie, ne m'enchaîne pas à mon serment. — Dis-moi de faire tout, excepté ça, doux Grec.

DIOMÈDE

— Bonsoir.

DIOMÈDE

Cressida le retient.

TROYLUS

Tiens ferme, ma patience.

1065

ULYSSE

Qu'avez-vous, Troyen ?

CRESSIDA

Diomède !...

DIOMÈDE

— Non, non, bonsoir. Je ne veux plus être votre dupe.

TROYLUS

— Un meilleur que toi l'est bien.

CRESSIDA

Écoutez ! un mot à l'oreille.

1070

CRESSIDA

Elle parle bas à Diomède.

TROYLUS

— Ô torture folle !

ULYSSE

— Vous êtes ému, prince, partons, je vous prie, — de peur que votre déplaisir ne s'emporte — en paroles furieuses. Cette place est dangereuse ; — l'heure est sépulcrale ; je vous en supplie, partons.

TROYLUS

— Regardez, je vous prie.

ULYSSE

Non, mon bon seigneur ; partons ; — vous courez à votre ruine ;
venez, monseigneur. ¹⁰⁷⁵

TROYLUS

— Je t'en prie, reste.

ULYSSE

— Vous n'avez pas de patience ; venez.

TROYLUS

— Je vous en prie, restez ; par l'enfer et par tous les tourments de l'enfer, je ne dirai pas un mot.

DIOMÈDE

Sur ce, bonne nuit.

CRESSIDA

— Non, mais vous partez en colère.

1080

TROYLUS

Cela te fait donc de la peine ? Ô honneur flétri !

ULYSSE

Eh bien, qu'avez-vous donc, seigneur ?

TROYLUS

Par Jupiter, je serai patient.

CRESSIDA

— Cher gardien ! ah ! mon Grec !

DIOMÈDE

Bah ! bah ! adieu ; vous rusez.

1085

CRESSIDA

— Non, ma foi ; revenez ici.

CRESSIDA

Elle retient Diomède.

ULYSSE

— Vous frémissez de quelque chose, monseigneur ; voulez-vous partir ! — Vous allez éclater.

TROYLUS

— Elle lui caresse la joue !

ULYSSE

Venez, venez.

1090

TROYLUS

— Non, restez ; par Jupiter, je ne dirai plus un mot ; — il y a entre ma volonté et tous les crimes — un rempart de patience. Attendez encore un peu.

THERSITE

Comme le démon de la luxure, avec sa croupe grasse et ses doigts potelés, les chatouille l'un et l'autre ! Fermente, paillardise, fermente !

DIOMÈDE

— Mais voudrez-vous alors ?

CRESSIDA

Oui, ma parole ! Si j'y manque, ne vous fiez plus à moi.

DIOMÈDE

— Donnez-moi un gage pour garant.

1095

CRESSIDA

Je vais vous en chercher un.

CRESSIDA

Elle entre dans la tente.

ULYSSE

— Vous avez juré d’être patient.

TROYLUS

Ne doutez pas de moi, cher seigneur ; — je vais faire abnégation de moi-même et méconnaître — ce que j’éprouve ; je suis tout patience.

TROYLUS

Cressida revient de la tente.

1100

THERSITE

Voyons le gage ; voyons, voyons, voyons !

CRESSIDA

— Tenez, Diomède, gardez cette manchette.

CRESSIDA

Elle remet à Diomède la manchette que lui a donnée Troylus.

TROYLUS

— Ô beauté, où est ta foi !

ULYSSE

Monseigneur !

1105

TROYLUS

— Je serai patient ; extérieurement, je le serai.

CRESSIDA

— Vous regardez cette manchette, examinez-la bien... — Il m'aimait... Ô fille fausse !... Rendez-la moi.

DIOMÈDE

— À qui était-elle ?

CRESSIDA

Peu importe, maintenant que je l'ai reprise. — Je ne veux pas me trouver avec vous demain soir... — Je t'en prie, Diomède, ne viens plus me voir.

THERSITE

— La voilà qui l'aiguise. Bien dit, pierre à repasser.

1110

DIOMÈDE

— Je l'aurai !

CRESSIDA

Quoi ! cela ?

DIOMÈDE

— Oui, ça.

CRESSIDA

— Dieu du ciel !... Ô joli, joli gage ! — Ton maître est maintenant couché dans son lit, pensant — à toi et à moi ; et il soupire, et il prend mon gant, — et il lui prodigue en souvenir d’aussi doux baisers — que celui que je te donne...

CRESSIDA

Elle porte la manchette à ses lèvres.

1115

CRESSIDA

Non ! ne me l’arrachez pas. — Celui qui m’enlève ceci m’enlève aussi le cœur.

DIOMÈDE

— J’avais déjà votre cœur ; ceci me revient.

TROYLUS

— J’ai juré d’être patient.

CRESSIDA

— Vous ne l’aurez pas, Diomède ; sur ma foi vous ne l’aurez pas. — Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE

— C’est cet objet que je veux. À qui était-il ?

1120

CRESSIDA

Peu importe.

DIOMÈDE

— Allons, dites-moi à qui il était ?

CRESSIDA

— À quelqu'un qui m'aimait mieux que vous ne m'aimerez. —
Mais, maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE

À qui était-il ?

CRESSIDA

— Par toutes les suivantes de Diane, là-haut ! — et par Diane
elle-même, je ne veux pas vous dire à qui.

1125

DIOMÈDE

— Demain, je le porterai sur mon casque — et je ferai souffrir le donateur, qui n'osera pas le réclamer.

TROYLUS

— Tu serais le diable et tu le porterais sur ta corne, — qu'il serait réclaté.

CRESSIDA

— Allons ! allons ! c'est fini, c'est décidé... Et pourtant non. — Je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE

Eh bien, alors, adieu. — Tu n’auras plus à te moquer de Diomède.

CRESSIDA

— Vous ne vous en irez pas... On ne peut dire un mot — sans
qu’aussitôt vous vous emportiez. 1130

DIOMÈDE

Je n’aime pas cette plaisanterie.

THERSITE

Ni moi, par Pluton ; mais ce que tu n’aimes pas ne m’en plaît que
mieux.

DIOMÈDE

— Allons, dois-je venir ? À quelle heure ?

CRESSIDA

Oui, venez... ô Jupiter !... — Venez... Je me prépare bien des tour-
ments !

DIOMÈDE

Adieu, jusque-là ! 1135

CRESSIDA

— Bonne nuit... Je t’en prie, viens.

CRESSIDA

Diomède sort.

CRESSIDA

Cressida rentre dans la tente.

THERSITE

— Elle n'en pouvait pas donner une preuve plus forte, — à moins de dire : Mon âme est devenue putain.

ULYSSE

Tout est fini, monseigneur.

1140

TROYLUS

Oui.

ULYSSE

Pourquoi donc restons-nous ?

TROYLUS

— Pour rappeler à mon âme — chaque syllabe qui vient d'être prononcée. — Mais si je raconte comment ces deux êtres ont fait couple, — ne mentirai-je pas en proclamant une vérité ? — En effet, il me reste au cœur une croyance, — une espérance si obstinément forte — qu'elle infirme la déposition de mes yeux et de mes oreilles, — comme si ces organes avaient des fonctions décevantes, — créées seulement pour calomnier. — Était-ce bien Cressida ?

ULYSSE

Je ne sais pas faire d'évocations, Troyen.

TROYLUS

— Sûrement, ce n'est pas elle.

1145

ULYSSE

C'était elle, très-sûrement.

TROYLUS

— Pourtant ma dénégation ne sent pas la folie.

ULYSSE

— Ni la mienne, monseigneur ; Cressida était ici il n'y a qu'un instant.

TROYLUS

— Qu'on ne le croie pas, pour l'honneur des femmes ! — Songeons que nous avons eu des mères ; ne donnons pas — à ces critiques obstinés, déjà enclins, sans cause, — à la diffamation, un prétexte pour mesurer le sexe entier — sur la règle de Cressida. Croyons plutôt que Cressida n'était pas là.

ULYSSE

— Qu'a-t-elle fait, prince, qui puisse souiller nos mères ?

1150

TROYLUS

— Rien du tout, à moins qu'elle ne fût là. —

THERSITE

Va-t-il donc lui-même demander raison à ses yeux ?

TROYLUS

ULYSSE,.

TROYLUS

— Se peut-il que le digne Troylus ressente même à demi — les émotions qu'il exprime là ?

TROYLUS

— Oui, Grec, et cela sera publié — en caractères aussi rouges que le cœur de Mars — enflammé par Vénus. Jamais jeune homme — n'aima d'une âme aussi éternelle et aussi immuable. — Écoutez, Grec ; autant j'aime Cressida, — autant je hais son Diomède. — C'est une manchette à moi qu'il doit porter à son cimier. — Quand ce serait un casque forgé par l'art de Vulcain, — mon
épée l'entamera ! Non, la trombe terrible — condensée par le
tout-puissant soleil, — que les marins appellent ouragan, —
n'étourdirait pas l'oreille de Neptune, en s'effondrant, — d'une
clameur plus éclatante que le sifflement de mon épée — tombant
sur Diomède.

1155

THERSITE

Il va le caresser comme il faut pour sa paillardise !

TROYLUS

— Ô Cressida ! ô fausse Cressida ! fausse ! fausse ! fausse ! — que toutes les perfidies se placent à côté de ton nom souillé, — et elles sembleront glorieuses.

ULYSSE

Oh ! contenez-vous ! — Votre émotion attire ici des oreilles.

TROYLUS

— Je suis à vous, prince...

TROYLUS

À Ulysse.

1160

TROYLUS

Mon courtois seigneur, salut !... — Adieu, belle révoltée !... et toi, Diomède, — tiens ferme et porte une forteresse sur ta tête !

ULYSSE

— Je vais vous conduire jusqu'aux portes.

TROYLUS

Acceptez des remerciements désespérés.

TROYLUS

Troilus, Énée et Ulysse s'en vont.

THERSITE

Je voudrais rencontrer ce coquin de Diomède ! Je croasserais comme un corbeau ; je lui porterais malheur, je lui porterais malheur... Patrocle me donnera quelque chose si je lui indique cette putain. Le perroquet ne ferait pas plus pour une amande 1165 que lui pour une gueuse commode. Luxure ! luxure ! Toujours la guerre et la luxure ! Il n'y a qu'elles qui soient toujours de mode. Qu'un diable flamboyant les emporte !

THERSITE

Il sort.

THERSITE

‌

SCÈNE XVII

(Troie. Dans le palais de Priam.)

ANDROMAQUE

— Quand donc mon seigneur fut-il d'humeur assez peu aimable — pour fermer l'oreille à mes avertissements ? — Désarmez-vous, désarmez-vous, et ne vous battez pas aujourd'hui.

HECTOR

— Vous m'obligez à vous offenser ; rentrez ! — Par les dieux éternels, j'irai.

ANDROMAQUE

— Mes rêves, soyez-en-sûr, seront funestes à cette journée. 1170

HECTOR

— Assez, vous dis-je.

CASSANDRE

Où est mon frère Hector ?

ANDROMAQUE

— Le voici, sœur, armé et tout sanglant d'intention ; — joignez-vous à mes vives et tendres prières ; — poursuivons-le à genoux ; car j'ai rêvé — d'une mêlée sanglante, et toute cette nuit — n'a été pour moi qu'apparitions et visions de meurtre.

CASSANDRE

— Oh ! c'est vrai !

HECTOR

Holà ! qu'on fasse sonner ma trompette ! 1175

CASSANDRE

— Au nom du ciel, pas de fanfare de sortie, mon doux frère !

HECTOR

— Allez-vous-en, vous dis-je. Les dieux m'ont entendu jurer.

CASSANDRE

— Les dieux sont sourds aux serments téméraires et obstinés : — ce sont des offrandes polluées, plus odieuses pour eux — que les taches au foie des victimes.

CASSANDRE

— C'est l'intention qui doit donner force aux serments ; — mais tous les engagements ne doivent pas être tenus... — Désarmez-vous, doux Hector.

HECTOR

Tenez-vous tranquille, vous dis-je. — C'est mon honneur qui marque l'heure de ma destinée. — Tout homme attache de la valeur à la vie ; mais l'homme de valeur — attache à l'honneur une valeur plus précieuse qu'à la vie.¹¹⁸⁰

TROYLUS

— Eh bien, jeune homme, tu veux donc te battre aujourd'hui ?

ANDROMAQUE

— Cassandre, appelez mon père pour décider Hector.

ANDROMAQUE

Cassandre sort.

HECTOR

— Non, vraiment, jeune Troilus. Ote ton harnais de bataille, jouvenceau ! — Je suis aujourd'hui en veine de chevalerie. — Toi, laisse croître tes muscles jusqu'à ce que leurs nœuds soient forts, — et ne

t'expose pas encore aux frottements de la guerre. — Désarme-toi, va ; et sois sûr, jeune gars, — que je saurai me battre aujourd'hui pour toi, pour moi, et pour tous.

TROYLUS

— Frère, vous avez en vous un vice de générosité — qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

1185

HECTOR

— Quel est mon vice, bon Troylus ? Gronde-moi, voyons.

TROYLUS

— Bien souvent, quand les Grecs vaincus tombent — rien qu'au sifflément et au vent de votre épée nue, — vous leur dites de se relever et de vivre.

HECTOR

— Oh ! c'est le franc jeu.

TROYLUS

Par le ciel, Hector, c'est un jeu de dupe !

HECTOR

— Comment ? Comment ?

1190

TROYLUS

Au nom de tous les dieux, — laissons avec nos mères l'ermite Pitié. Et, quand nous avons nos armures bien bouclées, — que la ven-

geance venimeuse chevauche sur nos épées, — qu'elle les éperonne à l'œuvre implacable, et les garde de la clémence !

HECTOR

— Fi ! sauvage ! fi !

TROYLUS

Hector, c'est là la guerre.

HECTOR

— Je souhaite que vous ne vous battiez pas aujourd'hui, Troylus.

TROYLUS

— Qui donc me retiendrait ? — Ni la destinée, ni l'obéissance, ni le bras de Mars — me faisant avec un glaive de flamme signe de me retirer, — ni Priam, ni Hécube à genoux, — les yeux tout rouges de larmes, — ni vous, mon frère avec votre bonne épée tirée — pour me fermer le passage, vous n'arrêteriez pas ma marche — si ce n'est par ma mort.

1195

PRIAM

Allons, Hector, allons, rentre chez toi ; — ta femme a rêvé ; ta mère a songé ; — Cassandre prévoit, et moi-même, — inspiré tout à coup comme un prophète, — je te dis que ce jour doit être néfaste. — Ainsi, rentre.

HECTOR

Énée est dans la plaine ; — et je me suis engagé envers une foule de Grecs, — sur la foi de ma valeur, à me montrer — à eux ce matin.

PRIAM

Mais tu n'iras pas.

HECTOR

— Je ne puis briser mon serment. — Vous me savez homme de devoir ; aussi, cher seigneur, — ne me forcez pas à outrager le respect ; mais permettez-moi — de suivre, avec votre consentement et votre suffrage, la voie — qu'en ce moment vous voulez m'interdire, royal Priam.

CASSANDRE

— Ô Priam, ne lui cède pas.

1200

ANDROMAQUE

Non, cher père !

HECTOR

— Andromaque, vous me fâchez ; — au nom de votre amour pour moi, retirez-vous.

HECTOR

Andromaque sort.

TROYLUS

— C'est cette folle, cette visionnaire, cette superstitieuse fille — qui imagine tous ces présages.

TROYLUS

Va-t'en ! Va-t'en !

1205

CASSANDRE

— Adieu... Non, doucement... Hector, je prends congé de toi ; — tu trompes Troie entière, en te trompant toi-même.

CASSANDRE

Elle sort.

HECTOR

— Mon suzerain, vous êtes stupéfait de ces exclamations. — Rentrez et rassurez la ville ; nous, nous allons combattre, — et faire des actes dignes d'éloge pour vous les raconter ce soir.

PRIAM

— Adieu ! que les dieux t'entourent de leur protection !

PRIAM

Priam sort d'un côté, Hector d'un autre. Fanfare.

1210

TROYLUS

— Les voilà à l'œuvre ; écoutons... Ah ! fier Diomède, crois-le bien, — ou je perdrai mon bras ou je regagnerai — ma manche.

PANDARUS

Entendez-vous, monseigneur ? entendez-vous ?

TROYLUS

Qu'est-ce donc ?

PANDARUS

Voici une lettre de cette pauvre fille, là-bas.

PANDARUS

Il lui remet un papier.

1215

TROYLUS

Lisons !

PANDARUS

Que je suis tourmenté par cette carogne de phthisie, par cette sale carogne de phthisie, et aussi par le stupide guignon de cette fille ! Pour une chose ou pour l'autre, il faudra que je vous quitte un de ces jours. Et puis, j'ai ce larmolement dans les yeux, et de telles douleurs dans les os, qu'à moins de savoir bien blasphémer, je ne saurais dire ce que j'en pense...

PANDARUS

À Troylus.

PANDARUS

Que dit-elle là ?

TROYLUS

— Des mots, des mots, de simples mots ; rien qui parte du cœur ;
— les sentiments sont portés ailleurs... 1220

TROYLUS

Il déchire la lettre.

TROYLUS

— Vent, va au vent pour tourner et changer avec lui !... — Elle paie
toujours mon amour de mots et de mensonges ; — mais c'est un
autre qu'elle édifie par des actes.

TROYLUS

Il sort.

PANDARUS

— Mais écoutez donc !

PANDARUS

Il sort. 1225

PANDARUS

‌

SCÈNE XVIII

(Un terrain entre Troie et le camp grec. Fanfare d'alarme. Mouvements de troupes.)

TROYLUS

— Ne fuis pas, car tu passerais le fleuve du Styx, que je nagerais derrière toi.

DIOMÈDE

Rompre n'est pas fuir ; — je ne fuis pas ; c'est pour mieux combattre — que je me suis retiré des mêlées de la multitude. À toi !

THERSITE

— Défends ta putain, Grec ! En garde pour ta putain, Troyen !... Pour la manchette, à présent ! Pour la manchette, à présent !

THERSITE

Troilus et Diomède sortent en combattant.

1230

HECTOR

— Qui es-tu, Grec ? Es-tu un adversaire pour Hector ? — Es-tu de race et d'honneur ? —

THERSITE

Non, non ! Je suis un gueux, un malingreux, un injurieux maroufle, un crapuleux chenapan !

HECTOR

— Je te crois, vis ! —

HECTOR

Il s'en va.

THERSITE

Dieu soit loué ! tu m'as cru ! Mais que la peste te rompe le cou pour m'avoir fait peur !... Que sont devenus mes coquins de libertins ? Je crois qu'ils se sont avalés l'un l'autre. Je rirais bien de ce miracle-là. Au fait, en quelque sorte, la luxure se dévore elle-même. Cherchons-les. 1235

THERSITE

Il s'éloigne.

DIOMÈDE

— Va, va, mon serviteur, prends le cheval de Troilus ! — Présente ce beau coursier à madame Cressida. — L'ami, offre mes services à cette beauté ; — dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen — et que je suis son chevalier à l'épreuve.

SERVITEUR

Je pars, monseigneur.

SERVITEUR

Le serviteur s'en va.

NESTOR

— Allons ! qu'on porte à Achille le corps de Patrocle ! — Et qu'on dise à cet Ajax au pas de limaçon de s'armer pour son honneur ! — Il y a mille Hectors sur le champ de bataille. — Ici il combat sur Galathe 1240

NESTOR

, son cheval, — et la besogne lui manque ! là, il est à pied, — et tous fuient ou meurent comme les menus poissons — dans le vomissement de la baleine ; plus loin, le voilà — et les Grecs de paille, mûrs pour sa lame, — tombent devant lui comme la gerbe sous la faux. — Ici, là, partout, il prend et laisse ; — sa dextérité obéit à sa fantaisie au point — qu’il fait ce qu’il veut, et il fait tant — que l’évidence est traitée d’impossibilité.

AJAX

Troilus ! Troilus ! couard !

AJAX

Il s’en va.

DIOMÈDE

Oui, là-bas, là-bas !

NESTOR

— Bon ! bon ! nous rallions toutes nos forces.

1245

ACHILLE

Où est cet Hector ? Allons, allons, tueur d’enfants, montre ta face ; — apprends ce que c’est que de rencontrer Achille furieux. — Hector ! où est Hector ? Je ne veux qu’Hector !

ACHILLE

Ils sortent.

ACHILLE

‌

SCÈNE XIX

(Une autre partie du champ de bataille.)

AJAX

— Troylus ! Troylus ! couard ! montre ta tête !

DIOMÈDE

— Troylus ! dis-je ! où est donc Troylus ?

1250

AJAX

Oue lui veux-tu ?

DIOMÈDE

— Je veux le corriger.

AJAX

— Je serais le général, que je céderais mon poste — plutôt que cette correction-là... Troylus, dis-je ! Hé ! Troylus !

TROYLUS

— Ô traître Diomède !... tourne ta face fausse, traître, — et paie-moi la vie que tu me dois pour mon cheval !

DIOMÈDE

— Ah ! te voilà donc !

1255

AJAX

— C'est moi seul qui combattrai avec lui ; arrête, Diomède.

DIOMÈDE

— Troylus est ma prise. Je ne resterai pas spectateur.

TROYLUS

— Venez donc tous deux, Grecs ergoteurs ; en garde, tous deux !

TROYLUS

Ils s'éloignent en combattant.

HECTOR

— Oui, c'est Troylus ! Oh ! bien combattu, mon plus jeune frère. ¹²⁶⁰

ACHILLE

— Enfin, je te vois. Ah ! en garde, Hector !

HECTOR

— Prends haleine, si tu veux.

ACHILLE

— Je ne veux pas de ta courtoisie, fier Troyen. — Sois heureux que mes armes ne puissent plus servir. — Mon inaction indulgente te

ménage pour le moment, — mais tu entendras bientôt parler de moi. — Jusque-là, poursuis ta destinée.

ACHILLE

Il s'éloigne.

HECTOR

— Au revoir ! — tu m'aurais trouvé plus dispos — si j'avais prévu ton arrivée... — Eh bien ! mon frère ?

1265

TROYLUS

— Ajax a pris Énée : souffrirons-nous cela ? — Non, par la flamme de ce glorieux soleil là-bas, — il ne l'emmènera pas ; je serai pris aussi, — ou je le délivrerai... Fatalité, écoute ce que je dis ! — Peu m'importe de finir ma vie aujourd'hui.

TROYLUS

Il s'en va.

HECTOR

Arrête, arrête, Grec ; tu es une magnifique cible... — Non, tu ne veux pas ?... J'aime beaucoup ton armure ; — et, dussé-je la briser et en défaire toutes les attaches, — il faut que j'en sois maître... Tu ne veux pas arrêter, animal ? — Eh bien, fuis donc, je vais te traquer pour avoir ta peau.

HECTOR

Ils sortent.

ACHILLE

Ils s'éloignent.

1270

THERSITE

Le cocu et le cocufieur sont aux prises. Allons, taureau ! allons, dogue ! mords-le, Paris, mords-le !... À ton tour, mon double champion !... Mords-le, Pâris ! Le taureau gagne... Gare les cornes, holà !

THERSITE

Pâris et Ménélas se retirent.

MARGARELON

Tourne-toi, maraud, et combats.

THERSITE

Qui es-tu ?

MARGARELON

Un fils bâtard de Priam.

1275

THERSITE

Et moi aussi, je suis bâtard. J'aime les bâtards ; je suis bâtard par la naissance, bâtard par l'instruction, bâtard par les idées, bâtard par la valeur, illégitime en tout ! Les ours ne se mordent pas entre eux, et pourquoi les bâtards le feraient-ils ? Prenez garde, une querelle serait néfaste pour nous. C'est tenter la damnation que de se battre pour une putain, quand on est fils de putain. Adieu, bâtard !

MARGARELON

Que le diable t'emporte, couard !

MARGARELON

Ils sortent.

MARGARELON

‌

SCÈNE XX

(Une autre partie du champ de bataille, éclairée par le soleil couchant.)

HECTOR

— Créature pourrie au cœur, si belle au dehors, — ta splendide armure t'a coûté la vie. — Maintenant, mon travail d'aujourd'hui est fini ; je vais respirer à l'aise. — Repose-toi, mon épée, tu as eu tout ton soûl de sang et de mort.

1280

HECTOR

Il ôte son casque et rejette son bouclier sur son dos.

ACHILLE

— Regarde, Hector, le soleil se couche, — et la nuit hideuse arrive haletante sur tes talons. — Dans cette disparition du soleil assombri, — il faut, pour clore le jour, que la vie d'Hector finisse.

HECTOR

— Je suis désarmé ; ne profite pas de cet avantage, Grec.

ACHILLE

— Frappez, camarades, frappez ; voici l'homme que je cherche.

ACHILLE

Hector tombe, frappé à mort.

1285

ACHILLE

On entend sonner la retraite.

UN MYRMIDON

— Les trompettes troyennes la sonnent aussi, monseigneur.

ACHILLE

— La nuit étend sur la terre son aile de dragon, — et, comme juge du camp, sépare les deux armées. — Mon épée, n'ayant soupe qu'à demi, voulait se rassasier ; — mais, charmée de ce friand morceau, la voici qui va au lit.

ACHILLE

Il remet son épée au fourreau.

ACHILLE

— Allons, attachez ce corps à la queue de mon cheval, — que je traîne ce Troyen le long du champ de bataille !

1290

ACHILLE

Ils s'en vont.

ACHILLE

Le tambour bat. Arrivent Agamemnon, Ajax, Ménélas, Nestor, Diomède , et d'autres Grecs. Clameurs au loin.

AGAMEMNON

— Écoutez ! écoutez ! Quelles sont ces clameurs ?

NESTOR

Paix, tambours !

CRIS AU LOIN

Achille ! — Achille ! Hector est tué ! Achille !

1295

DIOMÈDE

— Le bruit dit qu'Hector est tué, et par Achille.

AJAX

— Si cela est, ne nous en vantons pas. — Le grand Hector le valait bien.

AGAMEMNON

— Marchons avec ordre. Qu'on aille prier — Achille de venir nous voir dans notre tente. — Si les dieux nous ont favorisés par une telle mort, — la grande Troie est à nous, et nos rudes guerres sont finies.

AGAMEMNON

Ils sortent.

AGAMEMNON

‌

1300

SCÈNE XXI

(Une autre partie du champ de bataille.)

ÉNÉE

- Arrêtez, holà ! enfin, nous sommes maîtres du champ de bataille.
- Ne rentrons pas dans Troie ; affamons ici la nuit !

TROYLUS

- Hector est tué !

TROYLUS

TOUS,.

TROYLUS

Hector ?... Les dieux nous en préservent !

TROYLUS

- Il est mort ; et le meurtrier, à la queue de son cheval, — le traîne brutalement le long de la plaine infâme. — Cieux, restez à ¹³⁰⁵ l'orage et hâtez vos fureurs ! — Asseyez-vous sur vos trônes, ô

dieux, et souriez à Troie : — abrégez vos coups par pitié — et ne faites pas languir notre inévitable destruction.

ÉNÉE

— Monseigneur, vous découragez toute notre armée.

TROYLUS

Énée part suivi des Troyens

TROYLUS

.

PANDARUS

Écoutez ! Écoutez donc !

TROYLUS

— Arrière, laquais entremetteur ! que l'ignominie et la honte —
s'acharnent sur ta vie et vivent à jamais avec ton nom ! — 1310

TROYLUS

Il s'en va.

PANDARUS

L'excellent remède pour ma douleur des os ! Ô monde ! monde !
monde ! C'est donc ainsi qu'on méprise les pauvres agents ! Ô
traîtres et maquereaux, comme on vous fait travailler dur, et
comme on vous récompense mal ! Pourquoi nos services sont-ils si
désirés et nos fonctions sont-elles si conspuées ? Avons-nous des
vers, une parabole à propos de ça ? Voyons :

PANDARUS

﻿ L’humble abeille chante joyeusement ﻿ Tant qu’elle n’a pas perdu son dard et son miel ;

PANDARUS

﻿ Mais, dès que l’aiguillon s’est émoussé. ﻿ Le doux miel et les doux accents s’en vont aussi.

PANDARUS

Bons commerçants de la chair, écrivez cela sur vos enseignes. 1315

PANDARUS

﻿ Vous tous qui ici fréquentez ma demeure, ﻿ Pleurez de vos yeux à demi éteints la chute de Pandare ; ﻿ Ou, si vous ne pouvez pleurer, accordez quelques cris. ﻿ Sinon à moi, du moins aux os qui vous font mal ! ﻿ Frères et sœurs, qui faites métier de garder la porte, ﻿ Je ferai mon testament d’ici à quelque deux mois ; ﻿ Je le ferais tout de suite, si je ne craignais pas ﻿ D’être sifflé par quelque oie furieuse de Winchester. ﻿ Jusque-là, je vais suer pour tâcher de me soulager ; ﻿ Et, l’instant venu, je vous lègue mes maladies.

PANDARUS

Il sort.

FIN DE TROYLUS ET CRESSIDA

‌